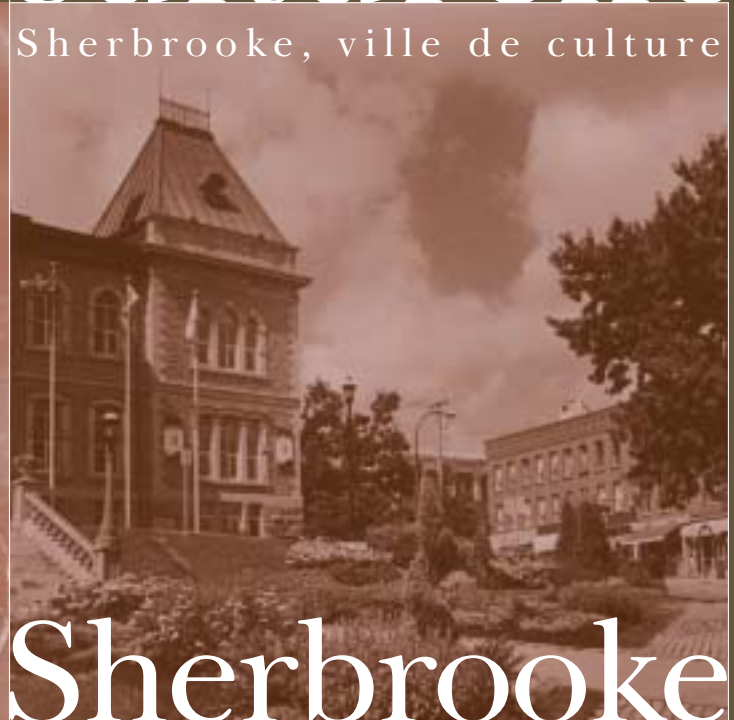


Histoire culturelle

Sherbrooke, ville de culture



Sherbrooke







Célébrer la vie

Cette brochure relatant l'histoire culturelle de Sherbrooke sert de document d'appoint à la politique culturelle qui fut adoptée par le conseil municipal le 17 mars 2003.

À la lecture de cette brochure, il est particulièrement intéressant de constater que l'exigence des travaux effectués par nos ancêtres, aux champs comme à l'usine, ne les a pas empêchés d'encourager les manifestations artistiques, notamment un grand nombre de productions locales. En effet, au fil des ans, avec détermination et générosité, la communauté formant la nouvelle Ville de Sherbrooke s'est donné des occasions multiples de célébrer la vie en fréquentant assidûment les lieux dédiés aux arts ou à la culture en général.

Ce besoin de célébrer est loin de s'estomper, bien au contraire. Ainsi, aujourd'hui, à l'instar de son passé culturel remarquable, Sherbrooke est fière d'avoir une vie culturelle féconde.

Merci à M. Antoine Sirois, auteur du document, ainsi qu'à son assistant, M. André Tessier, historien, pour ce rappel, voire ce dévoilement de nos racines. Il est rassurant de savoir que la politique culturelle de la Ville s'inscrit dans la continuité des actions réalisées, de génération en génération, en faveur d'un milieu de vie qui permet l'élévation des sentiments et de l'esprit.

Le maire de Sherbrooke,

Jean Perrault

La présidente du comité de la culture,

Chantal L'Espérance

Table des matières

2	Avant-propos
3	Préface
6	Les arts visuels
13	Bibliographie
16	La musique
22	Bibliographie
24	La littérature
30	Bibliographie
32	Le théâtre
37	Bibliographie
40	Le cinéma
42	Bibliographie
44	La danse
46	Bibliographie
48	Le patrimoine
56	Bibliographie
60	Annexe
	Survol historique des interventions municipales
69	Bibliographie générale
70	Mentions de provenance
71	Collaborateurs à la publication

Les dénominations d'individus englobent le féminin et le masculin dans le seul but d'alléger la présentation de cette publication.

A vant-propos

Cette brève histoire de la culture à Sherbrooke, rédigée par Antoine Sirois, auteur et directeur de plusieurs études sur l'histoire culturelle de la région, n'aurait pu se réaliser sans de précieuses collaborations. Signalons d'abord celle de l'historien André Tessier qui s'est systématiquement plongé dans les archives de la Société d'histoire de Sherbrooke qui, comme à l'accoutumée, a apporté son précieux concours. Ensuite, retenons les noms des personnes spécialistes ou bien informées dans les divers domaines : M^{me} Andrée Désilets, pour la musique et le patrimoine, M. Richard Giguère, pour la littérature, M. Serge Malouin, pour le théâtre, M^{me} Céline Martel, pour la danse, M. Richard Milot, pour les arts visuels et M. Georges Comtois, pour les interventions municipales. M^{me} Andrée Désilets, bien connue comme historienne sherbrookoise, a révisé l'ensemble des textes en plus de rédiger la préface et de contribuer à la rédaction du chapitre sur le patrimoine.

Différents représentants des arrondissements et membres du personnel municipal ainsi que des responsables de divers organismes ont aussi contribué à parfaire l'information.

Si quelques oublis se sont glissés dans cette histoire qui se veut une synthèse et non un compte rendu détaillé, que nos excuses soient faites. Il n'était pas possible, surtout pour les années récentes, de signaler en particulier tous ceux qui œuvrent si généreusement dans les divers domaines de la culture.

Préface

« Sans la musique, la vie ne vaudrait pas la peine » a dit Nietzsche. Cet aphorisme est réducteur et lapidaire, mais il porte sa part de vérité. En le paraphrasant pour associer à la musique toutes les facettes d'une culture générale telles que les présente l'*Histoire culturelle*, on peut être à l'aise pour soutenir que « la vie à Sherbrooke vaut la peine ». Mieux, qu'elle est de qualité.

Sans doute, les volets de cette culture sherbrookoise qui collent aux origines de la ville, comme le patrimoine et l'architecture, jouent-ils un rôle plus ancien sur cette qualité de la vie. Mais les volets mis plus récemment en place, comme l'historiographie, la littérature, les arts visuels, le cinéma, la danse, le théâtre, les médias et le patrimoine paysager, ont pareil impact. Cette qualité de la vie en fonction de la culture ne pourrait-on pas simplement la résumer par deux expressions : les yeux sur les acquis et la main vers le progrès? Ce qui importe, c'est d'assurer une certaine permanence, dans le meilleur équilibre, à toutes les formes de la culture et d'en susciter de nouvelles avec ingéniosité et générosité.

Ingéniosité et générosité... Mais qu'est-ce qu'il y a dans la culture qui nécessite toujours un appel à l'effort ou au combat? Serait-il encore possible que « la science rassure, tandis que l'art inquiète », comme l'a affirmé Montaigne alors que la Renaissance s'attaquait au scepticisme en matière artistique et culturelle? Certes, la culture est extrêmement complexe et exigeante. Elle suppose des recherches, des découvertes, un constant dynamisme. Pourtant, elle n'est pas une valeur ajoutée au cadre de la vie, mais une valeur essentielle à la vie. Elle nous rejoint tous les jours dans notre quotidien; elle ouvre à la beauté, elle oriente vers l'universel et, plus concrètement, elle nourrit les loisirs.

Mais trêve d'observations et d'interrogations. C'est plutôt l'optimisme qui est de mise au moment où la Ville de Sherbrooke dévoile une politique culturelle élargie, mieux définie et adaptée aux réalités géographique, politique et sociale du grand Sherbrooke. C'est le point culminant des deux documents, *Politique culturelle* et *Histoire culturelle*, que nous avons en main. Cette nouvelle politique culturelle remodèle celle que la Ville a émise il y a vingt ans et qui fut révisée en 1991. Elle intègre la vision, les programmes et les services des divers arrondissements.

Il est donc légitime d'espérer qu'elle sera reçue et mise en œuvre dans l'harmonie, comme s'est réalisée la fusion avec les différentes villes satellites en 2001. Mais toute politique n'est pas donnée une fois pour toutes; elle se construit sans cesse et doit être transformée. Il n'y a pas à douter que la Ville sera à l'écoute des besoins qui surgiront avec le temps sur la scène culturelle.

Enfin, l'intention de la Ville n'est visiblement pas de prendre toute la culture à sa seule charge. Elle compte sur la responsabilité des citoyens et des organismes et ceux-ci seront sans doute heureux de trouver un défi passionnant dans sa démarche. Il est cependant à souhaiter qu'on leur offrira les ressources qui leur ont souvent manqué, en même temps qu'un grand espace de manœuvre et de liberté. L'heure est à la collaboration et à la concertation pour un meilleur partage des idées et des compétences, voire des rêves...

Et cela, plus que jamais!

Andrée Désilets, historienne et professeure émérite de l'Université de Sherbrooke





Les arts visuels

Les Cantons-de-l'Est historiques, qui s'étendaient de la rivière Richelieu à la rivière Chaudière, sont le fruit de deux migrations externes, américaine et britannique, et d'une migration interne, canadienne-française, facteurs qui marquent la vie culturelle de la région et de Sherbrooke.

1815-1900

La beauté de la nature des lieux séduit les artistes dès le début du 19^e siècle. L'arpenteur Joseph Bouchette, en 1815, et son fils Robert Shore-Milnes, en 1836, font paraître à Londres, pour attirer des immigrants, des croquis du territoire sous forme de gravures.

Des artistes de divers pays du monde accourent, comme le paysagiste britannique William Henry Bartlett qui produit une série de sépias et d'aquarelles publiées sous forme d'estampes dans un volume, paru en 1842, sous le titre de *Canadian Scenery Illustrated*. On retrouvera de lui, dans diverses publications, des illustrations remarquables du centre-ville de Sherbrooke. Les lacs Memphrémagog et Massawippi ainsi que les monts Orford et Owl's Head connaissent une grande vogue, au point d'entraîner à Georgeville la création d'une colonie artistique estivale.

Alors que le peuplement s'intensifie avec la seconde moitié du siècle, les habitants établis dans la région s'intéressent à transposer leur propre nature. C'est, entre autres, William S. Hunter de Stanstead, Wyatt Eaton de Philipsburgh, Allan Edson de Stanbridge, Mary Jane Catherine « Minnie » Gill de Lennoxville, Frank Oliver Call, G.J. Bompas et R. Hudpeth, professeurs à l'Université Bishop's, Frederick Coburn de Richmond-Melbourne et Georges Chavignaud qui tient studio à Sherbrooke. Les Bois-Francs, alors partie des Cantons-de-l'Est, rayonnent avec le peintre Marc-Aurèle de Foye Suzor-Coté et les sculpteurs Louis-Philippe Hébert et Alfred Laliberté. La Eastern Townships Agricultural Association ouvre une section consacrée aux beaux-arts lors de sa première exposition à Sherbrooke en 1885.

Stimulé possiblement par cette effervescence artistique, Samuel F. Morey, inspecteur général de la Eastern Townships Bank, collectionneur sherbrookoise reconnu pour son goût avisé et membre depuis 1885 du comité d'acquisition de la Art Association of Montreal (qui deviendra le Musée des beaux-arts de Montréal) fonde, avec quelques associés, la Sherbrooke Library and Art Association. Ils ouvrent, en 1887, sur l'actuelle rue Dufferin, un édifice qui abrite une bibliothèque publique anglaise et française, un espace de lecture, une collection de spécimens naturels de la région et une salle pouvant accueillir 400 personnes, qui sert à la fois de lieu de spectacle et de galerie. On y monte une collection de peintures et on y tient des expositions d'importance comme celles de 1916 et de 1918 en provenance de la collection nationale d'Ottawa, expositions reconstituées au Musée des beaux-arts de Sherbrooke en 2002.

L'activité muséale durera jusque dans la décennie 1920 et le journal *La Tribune* occupera le bâtiment en 1928. La création de ce premier centre culturel pour une ville de 10 000 habitants est alors remarquable.



3

La photographie apparaît en 1839 à la suite de la divulgation du procédé de Daguerre. Dès 1843, les Cantons-de-l'Est sont visités par des photographes itinérants. Ils concentrent leurs activités à Sherbrooke et à Stanstead. À Sherbrooke, E.F. Buckman installe son équipement en 1843 au Magog House. Au mois de novembre 1852, le premier atelier de photographie des Cantons-de-l'Est voit le jour dans le Griffith's Block. Le propriétaire, John C. Robinson, doit le fermer en 1854, le marché du daguerréotype étant trop dispendieux pour la population de l'époque. Cependant, l'arrivée de nouvelles technologies favorise un accroissement de la clientèle. Chas. S. Henry, un horloger-joaillier établi dans la région depuis 1851, ouvre un atelier à Lennoxville en 1858. Deux ans plus tard, John Low Bosworth s'installe à Sherbrooke et vit de la photographie jusqu'en 1865. Entre-temps, George Horatio Presby arrive de Montréal, en 1862, afin de proposer des cartes de visite. Il pratique son métier durant plus de quarante ans. Harry Blanchard fait de même de 1873 à 1894. À l'époque, les retouches de couleurs sont peintes par des artistes soit à l'aquarelle, soit à l'huile. Ils peuvent y acquérir une formation de base.



3

1900-1940

Plusieurs Sherbrookoise s'appliquent à l'art de la photographie dans la première moitié du 20^e siècle. Ainsi, parmi d'autres, George Johnston, les frères Alfred-Zénon et Joseph-Laurent Pinsonneault qui figurent comme les maîtres de la carte postale québécoise et George Nakash, très recherché pour le portrait. Celui-ci a le grand mérite de lancer la carrière de son neveu Yousuf Karsh, arrivé à Sherbrooke en 1924. Ce dernier,



établi plus tard à Ottawa, atteindra une renommée internationale avec son portrait de Winston Churchill en 1943.

Où se forment les peintres, dessinateurs, graveurs au tournant du siècle? Certains étudient en Europe, d'autres font leur apprentissage dans des studios privés, tenus à Sherbrooke par une demoiselle S. C. Draper, M. Georges Chavignaud et M^{me} Marie Sagala. Le Collège Mont Notre-Dame de Sherbrooke, qui donne des cours de dessin depuis 1860, instaure un studio, en 1911, pour les arts visuels et les métiers d'art. Il existe aussi une institution, depuis 1874, nommée étrangement Conseil des arts et manufactures, qui relève du gouvernement provincial et dont le but premier est de former les jeunes ouvriers. Des architectes locaux comme J. Wilfrid Grégoire et Louis N. Audet puis J.A. Poulin et Denis Tremblay y donnent un enseignement au deuxième étage de la Sherbrooke Academy, située à proximité de l'actuelle rue de l'Académie. Les cours de dessin à main levée, faits à partir de modèles anatomiques ou de bustes en plâtre, finissent par attirer les personnes désireuses de s'adonner au dessin et à la peinture comme forme d'art. Marie Sagala y enseigne et elle a comme élève Paul-Émile Borduas, en 1922-1923, alors qu'âgé de 16 ans il assiste Ozias Leduc dans la décoration de la chapelle de l'évêché. Parmi les élèves, on remarque aussi de futurs diplômés des Beaux-Arts comme Paul Gagné, Thérèse Lecomte et Marcel Gingras.

1940-1960

Sous la direction de Paul Gagné, en 1943, et de celle de Thérèse Lecomte, en 1944, la section dessin se transforme en école préparatoire aux Beaux-Arts de Montréal. Aux cours du soir, s'ajoutent des cours de jour pour les adultes et des cours réservés aux enfants le samedi matin. On est alors installé au Central School, rue King. La directrice, Thérèse Lecomte, devient, en 1956, la première professeure d'arts plastiques embauchée par le Bureau des commissaires des écoles catholiques romaines de la Cité de Sherbrooke et forme des futurs enseignants à l'École normale et à l'Université de Sherbrooke et des enseignants en exercice dans la région, pour de nombreuses années. Elle contribue à marquer un virage en passant de la simple copie au recours à l'imagination créatrice.

Une nouvelle vie s'annonce dans les arts visuels, provoquée par trois expositions en particulier : celle de 1945, intitulée « Un siècle d'art canadien », au Club social; celle de 1954, de Monique Voyer, de retour d'études à Paris, à l'hôtel New Sherbrooke; et celle de 1956 présentant 15 artistes contemporains montréalais, à l'Université de Sherbrooke, qui se trouve alors sur la rue Marquette. Le Centre d'arts Orford, auquel apportent leur concours plusieurs Sherbrookoïses comme Laurette Desruisseaux-Boisvert, entre autres,

devient pour la région « une tribune d'avant-garde ». Les artistes comme Paul Gagné et Marcel Gingras continuent à animer le milieu des arts visuels dans les années 1950, le premier, depuis son commerce spécialisé en matériel d'artiste et son Studio art et photo, rue Frontenac, le second, en regroupant autour de lui des personnes avides de broser des tableaux.

1960-2000

Dans les années 1960, de nouveaux lieux d'exposition apparaissent; à Howardene, de 1963 à 1973, sous la présidence de Solange Fortin; à l'Université de Sherbrooke, grâce à l'Association pour l'avancement des arts, animée par Thérèse Lecomte, Claude Lafleur et Jeannine Lafrenière qui organisent aussi des conférences et des projections. Cela entraîne l'ouverture de la Galerie d'art du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke en 1964. Sherbrooke, North Hatley et Way's Mills deviennent des centres moteurs de production de céramique avec les Beaudin, Savoie, Rozynska, Doucet-Saito et autres.

Le Québec est mûr pour la Révolution tranquille. Celle-ci sera marquée dans les arts visuels par une institutionnalisation. Ainsi, apparaissent à la suite une majeure et une mineure en art au baccalauréat à Bishop's, en 1967, le Département d'arts plastiques et de graphisme au Collège de Sherbrooke, en 1971, le Centre d'arts visuels et de métiers d'art au Collège Champlain, en 1973, et, la même année, un certificat d'expression artistique à l'Université de Sherbrooke. Depuis 1971, les Ateliers d'animation culturelle, résultant d'une entente entre la Ville de Sherbrooke et l'Université de Sherbrooke, embrasent la communauté artistique et rejoignent toute la population.

Cette effervescence et cette institutionnalisation rassemblent, à Sherbrooke et dans la région, un nombre suffisant d'artistes professionnels de telle sorte que ceux-ci décident de créer le Regroupement des artistes des Cantons de l'Est (RACE), en 1973. Le RACE s'engage dans diverses activités, dont la fondation, en 1983, d'un centre d'artistes autogéré, la Galerie Horace, qui donne une vitrine à ses membres.

La Galerie d'art du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke demeure fidèle à sa tradition d'avant-garde, tandis que des galeries commerciales s'ouvrent à Sherbrooke. Dans les années 1980, la Caisse populaire de l'Est et le Sherbrooke Trust rendent disponibles leurs locaux aux artistes de la région et le bureau de comptables Raymond, Chabot, Grant, Thornton se prête régulièrement à des expositions depuis 1987.





Les amateurs et les collectionneurs d'art entretiennent le feu sacré et mettent sur pied, en 1982, le Musée des beaux-arts de Sherbrooke dont l'objectif principal est de conserver, d'étudier et de faire connaître les artistes chevronnés qui ont un lien avec les Cantons-de-l'Est historiques.

2000-

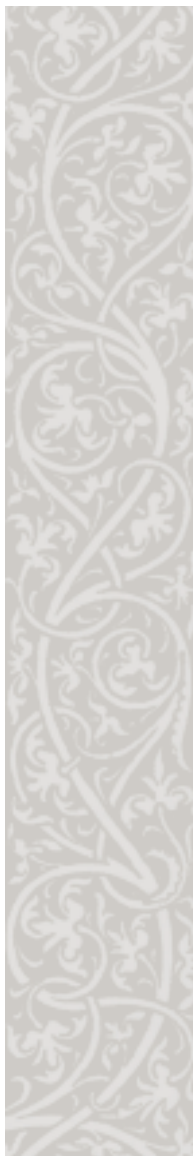
Qu'en est-il pour les arts visuels au tournant de l'an 2000? Le Musée des beaux-arts de Sherbrooke obtient un succès remarquable avec son exposition des postimpressionnistes en 2002. Il accueille 12 000 visiteurs, dont un grand nombre de l'extérieur de la ville, et accroît ainsi son rayonnement national.

Le RACE, qui regroupe plus de quarante artistes, est devenu propriétaire d'un spacieux édifice, au centre-ville, qu'il rénove en 2002. L'organisme propose toujours annuellement une vingtaine d'expositions d'art actuel, offre des ateliers de création, publie le journal *L'Oeil nu*, qu'il distribue gratuitement, met sur pied, avec le concours du Conseil de la culture de l'Estrie, un programme de compagnonnage pour aider les jeunes artistes.

Le Centre d'Artistes Creatio, qui avait vu le jour en 1991 et regroupait des artistes professionnels de Sherbrooke et de la région, est maintenant installé au Centre culturel Azur du Canton de Magog, après avoir été situé à Bishop's. Il diffuse des expositions individuelles et collectives dans ses murs et à l'extérieur. Creatio couvre une variété de disciplines et veut œuvrer dans le respect du discours personnel.

Nombre d'associations apparaissent avec les années et témoignent d'une ferveur dans la pratique des arts visuels. Ainsi, on relève l'Association des peintres de l'Estrie, les Aquarellistes de l'Estrie, le Regroupement des artistes de Fleurimont et le Club photo de Sherbrooke qui dispose d'un laboratoire à la Galerie Horace.

L'enseignement dans les institutions antérieurement nommées se poursuit avec la seule réserve que, malgré les efforts déployés, le diplôme universitaire spécialisé n'est pas encore disponible. Cependant, au certificat d'arts visuels de 30 crédits de l'Université de Sherbrooke s'ajoutent un microprogramme d'histoire des arts visuels et une intégration des arts visuels dans le bloc culture du programme de baccalauréat en études littéraires et culturelles. Le certificat entre aussi dans le baccalauréat multidisciplinaire. De son côté, le Collège Champlain ajoute des cours non crédités en dessin, en aquarelle et en peinture. Rappelons que les deux universités conservent et développent chacune une importante collection d'art.



La Commission scolaire catholique de Sherbrooke et la Commission scolaire régionale de l'Estrie assuraient, depuis 1980, l'implantation du programme d'art du ministère de l'Éducation du Québec. L'école Mitchell-Montcalm, de niveau secondaire, poursuit toujours sa vocation artistique. Le programme « Art et culture » s'étend de la première année à la cinquième année du secondaire, il est enrichi et accéléré et touche autant l'histoire de l'art que la technique et l'expression artistique. Le programme « Art et communications », donné en troisième, quatrième et cinquième années du secondaire se penche sur la photo, le cinéma d'animation et la vidéo. En plus, cette institution offre des ateliers d'art le soir aux élèves de cinquième et de sixième années (troisième cycle du primaire). Ceux-ci forment le Club d'art, qui en est à sa millième inscription en quatre ans. Par ailleurs, les élèves des diverses écoles sont invités à visiter musées et galeries dans leur activités parascolaires.

Les lieux d'exposition se développent et se multiplient depuis quelques années. La Galerie d'art de l'Université Bishop's s'était repositionnée en 1991; la Galerie Horace prend de l'expansion en 2002; la Galerie d'art du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke prépare un nouvel espace pour 2004. Artazo entretient un atelier et une galerie sur la rue Wellington Nord, où, entre autres, les galeries commerciales se multiplient. Le Centre culturel et du patrimoine Uplands de Lennoxville et bien des bureaux, restaurants et autres endroits publics accueillent des artistes de la région. Dans les arrondissements du Sherbrooke fusionné, les centres communautaires ou culturels, les bibliothèques et les maisons de la culture constituent autant d'espaces récents qui créent des liens entre les artistes et la communauté. La Grande Virée artistique de la nouvelle Ville et Art-circuit entraînent le public dans les ateliers et soulèvent un intérêt considérable.

Plusieurs photographes professionnels poursuivent leur carrière en studio, dans les journaux ou indépendamment et se prêtent à des expositions et à des publications tel le livre *Lumière de saisons* portant sur les Cantons-de-l'Est.

Les villes et villages de la région abritent, depuis les années 1950, nombre d'artisans de la céramique et d'autres métiers d'art. Dès 1972, ceux-ci formaient l'Association des métiers d'arts des Cantons de l'Est, tenaient rapidement salon au Centre culturel de l'Université de Sherbrooke et ouvraient, en 1975, une boutique qui sera en activité pendant cinq ans. L'Association a traversé une crise dans les années 1980 et a repris son souffle en 1987 sous le nom de Corporation des métiers d'art du Québec. Elle se montre très active depuis avec ses salons, à Sherbrooke et dans la région, et son grand prix.

Les villes, longtemps intéressées par les sports, se découvraient, dans les années 1980, un intérêt pour la culture et les arts en particulier. En 1980, la Ville de Sherbrooke annonçait la constitution d'une collection d'œuvres d'art d'artistes professionnels pour servir à l'embellissement et à l'ornementation des édifices municipaux. En 2000, elle crée la Commission des arts visuels pour offrir un cadre aux réalisations de projets en arts visuels de type public. À la suite de la fusion, elle invite les conseils d'arrondissements à avoir recours aux services de cette commission. Les politiques culturelles promulguées dans diverses villes et municipalités avant la fusion constituent un instrument important de développement des arts dans la ville. Un colloque « L'art visuel dans la cité », tenu à l'Université de Sherbrooke en septembre 2002, permet à tous les intéressés d'unir leurs forces.

Les arts visuels, dans leur diversité, ont connu une longue évolution. Les artistes de la région, d'abord stimulés par des artistes de l'extérieur inspirés par la nature des Cantons-de-l'Est, ont fait leur apprentissage et se sont rapidement distingués. L'enseignement amorcé, surtout avec le 20^e siècle, s'institutionnalise et se généralise dans les années 1960, pour atteindre un haut niveau, malheureusement encore incomplet au palier universitaire. Les artistes ont su se regrouper depuis cette période, créer des œuvres abondantes et contribuer, avec le concours d'amateurs d'art, à instaurer un musée et de nombreuses galeries. Les arts visuels sont maintenant bien implantés à Sherbrooke et les artistes atteignent un rayonnement important.



Bibliographie

AMAZ, Jacques. « La Cène de l'archevêché de Sherbrooke : un témoin du séjour de l'artiste lyonnais Étienne Couvert au Canada », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 12, printemps 1998, p. 5-19.

BAKER, Victoria. *L'art des Cantons de l'Est (1800-1950)*, Catalogue d'exposition, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, Galerie d'art du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke, 1980, 63 p.

BAKER, Victoria. « Establishing a Sense of Community : Early Representations of the Eastern Townships », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 14, printemps 1999, p. 19-32.

BELLEAU, Bernard. « Secure the shadow ere the substance fades : les photographes itinérants dans les Cantons de l'Est 1843-1862 », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 2, printemps 1993, p. 29-41.

BELLEAU, Bernard. *La photographie commerciale à Sherbrooke (1843-1903)*, Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 1994.

BELLEAU, Bernard. « George H. Presby, photographe à Sherbrooke : 1862-1903 », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 7, automne 1995, p. 49-67.

BENAZON, Ophra. « Du passé au présent : la fonction éducative du RACE dans le contexte artistique des Cantons de l'Est », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 5, automne 1994, p. 73-80.

BOOTH, Derek J. *Les Cantons de la Saint-François/Townships of The St. Francis*, Catalogue d'exposition, Montréal, Musée McCord, Université McGill, 1984, 83 p.

BROUILLET, Johanne. « Initiative culturelle. Deux décennies d'implantation », *Vie des arts*, vol. XXIII, n° 92, automne 1978, p. 28-29.

BROUILLET, Johanne et Antoine SIROIS. « Une longue tradition en arts visuels », dans Jean-Marie Dubois, dir., *Les Cantons de l'Est*, les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1989, p. 253-256.

CANTIENI, Graham. « La vie artistique dans les Cantons de l'Est », *Connaissance et vie*, vol.1, n° 6, 1980, p. 15-17.

COLLECTIF. *RACE, 20 ans, 1973-1993*, Sherbrooke, Galerie Horace, Regroupement des artistes des Cantons de l'Est, 1993, 59 p.

DUBOIS, Jean-Marie, dir. *Les Cantons de l'Est*, Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1989, 294 p.

GUERNSEY, Betty. *Nakash*, Montréal, Fides, 1981, 103 p.

HAYES, John. « L'apport esthétique de l'Est », *La Tribune*, 7 décembre 1931.

La collection d'œuvres d'art de l'Université de Sherbrooke, Catalogue, Centre de documentation, Centre culturel, Université de Sherbrooke, 1978.

La magie du spectacle, 1860-1960, Catalogue d'exposition, Sherbrooke, le Centre d'exposition Léon-Marcotte, 1987.

LE GRIS, Françoise. « L'atelier-laboratoire de Monique Voyer ou l'imagination matérielle à l'œuvre dans l'œuvre », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 6, printemps 1995, p. 39-56.

MAJOR-MAHORTY, Eva. « The Private Side of a Public Family : The Heneker Album and Diary », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 2, printemps 1993, p. 43-50.

MILLOT, Richard. « Propos sur les arts visuels contemporains et modernes » dans Sirois, Antoine et Agnès Bastin dir., *L'Essor culturel de Sherbrooke et de sa région depuis 1950*, Cahiers d'études littéraires et culturelles, n° 10, Sherbrooke, Département d'études françaises, Université de Sherbrooke, 1985, p. 219-234.

MILOT, Richard. « Le Sherbrooke du XIX^e siècle », *Continuité*, n^{os} 32-33, été/automne 1986, p. 14-19.

MILOT, Richard. « Émergence d'une région : Présence de l'art en Estrie entre 1815 et 1940 », *Vie des arts*, vol. XXIII, n^o 92, automne 1978, p. 21-23.

NADEAU-SAUMIER, Monique. *Bishop's University Collection, An Art Compendium/La collection de l'Université Bishop's, un abrégé de l'art*, Lennoxville, Université Bishop's, 1998, 64 p.

NADEAU-SAUMIER, Monique. « Les peintres et le paysage des Cantons de l'Est », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n^o 20, printemps 2002, p. 75-88.

NADEAU-SAUMIER, Monique. « La contribution exceptionnelle de Samuel Foote Morey au développement culturel de Sherbrooke », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n^o 21, automne 2002, p. 99-114.

Le patrimoine bâti sherbrookoïse vu par Pinsonneault, Sherbrooke, Société d'histoire des Cantons de l'Est, 1987, n. p.

POULIN, Aline. « La Galerie d'art », dans Sirois Antoine et Louise Simard, dir., *L'Université de Sherbrooke, son rayonnement littéraire et artistique*, Sherbrooke, Cahiers d'études littéraires et culturelles, n^o 12, Sherbrooke, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke, 1990, p. 113-124.

POTVIN, Danielle. « Les 15 ans du CEA », *Les 15 ans du CEA, 1973-1988*, Sherbrooke, 1988, p. 12-20.

POTVIN, Danielle. « L'enseignement des arts visuels », dans Sirois Antoine et Louise Simard, dir., *L'Université de Sherbrooke, son rayonnement littéraire et artistique*, Sherbrooke, Cahiers d'études littéraires et culturelles, n^o 12, Sherbrooke, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke, 1990, p. 125-142.

ROMBOUT, Mélissa. « Karsh à Londres : photographies des Archives nationales du Canada », *L'Archiviste/The Archivist*, n^o 116, 1998, p. 14-19.

SIROIS, Antoine. « Le dynamisme culturel de Sherbrooke et de sa région », dans Bonenfant, Joseph, dir., *À l'ombre de DesRochers, La Tribune*, les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985. p. 7-50.

SIROIS, Antoine. « L'essor de l'enseignement des arts visuels dans la région de Sherbrooke », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, automne 1992, n^o 1, p. 43-53.

SIROIS, Antoine. « Pourquoi ce chef-d'œuvre d'Ozias Leduc à Sherbrooke? », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n^o 8, printemps 1996, p. 75-84.

SIROIS, Antoine. « Affirmation et autonomie culturelle en région sherbrookoïse », *Possibles*, vol. 18, n^o 4, automne 1994, p. 65-77.

Vie des arts, « Sherbrooke et les environs », vol. XXIII, n^o 92, automne 1978, p. 20-62.



La musique

1820-1900

Sherbrooke est une ville de musique depuis ses origines.

Dès les années 1830, il est possible de prendre des leçons de piano, mais le goût de la musique prend racine surtout dans le culte religieux, anglophone d'abord, durant la première moitié du 19^e siècle, quand déjà choristes et organistes se distinguent. Plusieurs sont formés dans les grandes écoles européennes. Alors que le bassin des Canadiens français grossit, la musique sacrée fleurit aussi dans leurs diverses églises.

Par la suite, un intérêt se développe pour la musique profane qui s'épanouit dans des organismes comme la St. Francis Musical Association (1860), à caractère régional, la Choral Society (1885), la première Union musicale (1892), le Ladies Musical Club (1896) ou le Cercle Albani (1896), qui se produisent dans des concerts. De petits ensembles instrumentaux apparaissent aussi tels le Sherbrooke Brass Band avant le milieu du siècle, le City Band, le Union Brass Band et le Fife and Drum Band.

L'enseignement musical prend forme au Collège Mont Notre-Dame en 1860 puis dans d'autres institutions et enfin au Séminaire de Sherbrooke qui reçoit ses premiers étudiants en 1875. On donne des cours de piano et de chant mais le Séminaire de Sherbrooke s'intéresse plus particulièrement à la musique instrumentale. Il crée une fanfare et un orchestre. Plusieurs musiciens de formation enseignent aussi parallèlement le chant ou des instruments. De son côté, l'Université Bishop's, fondée en 1843, instaure la deuxième faculté de musique au Canada, en 1886. Elle s'affilie au Dominion College of Music de Montréal qui prépare les étudiants et fait passer les examens. Ainsi, sans professeurs ni étudiants résidant à Lennoxville, Bishop's décerne, jusqu'en 1947, une vingtaine de diplômes. Sur place, l'institution encourage les groupes musicaux et les chorales. Apparaît aussi, en 1860, le Lennoxville Band qui sera suivi d'une autre fanfare en 1890.

Plusieurs salles, de taille moyenne à l'époque, se prêtent aux prestations musicales hors des institutions : le Art Hall (1886), le Rink Opera House (1890) et le LeBaron Concert Hall (1899). Elles desservent surtout une élite locale. La majorité de la population fréquente surtout les parcs où des kiosques abritent la Fanfare Victoria anglophone (1876) et l'Harmonie de Sherbrooke (1885) qui donnent des concerts publics.

1900-1950

Le goût déjà marqué pour la musique au 19^e siècle stimule, au siècle suivant, le milieu francophone qui représente 63 % de la population. Celui-ci est nettement entraîné par le milieu anglophone avec lequel, d'ailleurs, il collabore progressivement.

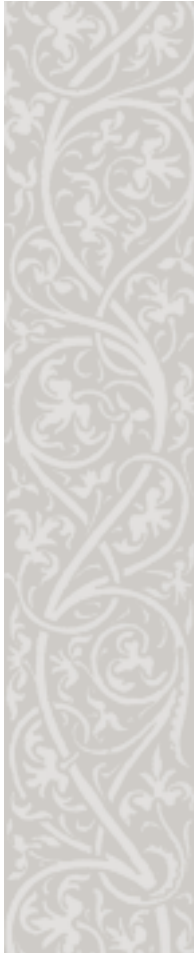
L'enseignement se consolide. Le Collège Mont Notre-Dame accueille des enseignantes de mieux en mieux formées. Les cours de piano sont inspirés de ceux du Conservatoire de Montréal et emploient des méthodes modernes. Les étudiantes se distinguent aux examens et quelques-unes entreprennent des carrières musicales remarquables. L'art vocal s'y développe aussi avec succès. Le Séminaire de Sherbrooke se consacre surtout à la musique instrumentale et chorale, avec la Société Sainte-Cécile et l'Orphéon. Les maîtres, compétents, prennent l'initiative d'un orchestre symphonique ouvert à tous les musiciens de Sherbrooke. C'est d'abord la Symphonie Saint-Charles suivie de l'Orchestre symphonique de Sherbrooke en 1941.

L'enseignement se donne aussi dans des studios indépendants et dans une autre école privée, celle des Sœurs-des-Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, sur la rue Brooks, après 1919. Les élèves y étudient les matières musicales de base et le piano; plusieurs accèdent avec succès aux écoles supérieures avec lesquelles les religieuses entretiennent des liens, comme l'École Vincent-d'Indy.

Certains noms d'enseignants semblent s'imposer à la mémoire parmi nombre d'enseignants méritants : mère Saint-Raymond-Marie pour la théorie; soeur Paul-Omer et Paul-Marcel Robidoux pour le piano; Oscar Cartier pour le chant choral (durant 50 ans); Alfred Bourgeault pour les instruments (durant 40 ans); Horace Boux pour le violon (durant 45 ans).

Beaucoup d'organismes animent la vie musicale locale. Les chorales des églises en viennent à la musique profane. Le Chœur de la Cathédrale (1910), par exemple, monte l'opéra *Hérodiane* en 1921, réunissant 150 choristes et solistes et 30 musiciens au His Majesty's, rue Wellington. Il s'agit d'une salle de 1042 places,





venue s'ajouter aux autres en 1901. Comme ce chœur rencontre l'opposition des autorités religieuses, certains de ses membres créent, en 1921, la seconde Union musicale. Elle se forme autour des Léonidas et Charles-Émile Bachand, de Joséphine Doherty-Codère et de Mabel Barker-Bradley. Comme l'écrit l'historienne Andrée Désilets, cet organisme sera pendant quarante ans « au cœur de la vie musicale à Sherbrooke ». En plus de monter 18 opéras et opérettes de 1921 à 1946, avec solistes, choristes et musiciens francophones et anglophones de la région, l'Union musicale offre des cours de solfège qui recrutent, en vingt ans, 1 500 élèves. S'y joint une section anglaise, dont les Glee Singers de Lennoxville dirigés par Roger Havard.

Les formations instrumentales se multiplient dans ce vivant demi-siècle. On peut compter l'Orchestre Bourgeault dans les années 1900, le Youth Orchestra dans les années 1910, le Sherbrooke Symphony Orchestra dans les années 1920, l'Orchestre à cordes Symphonette et l'Orchestre de Jouets dans les années 1930 et, dans la décennie suivante, l'Ensemble à cordes pour jeunes et l'Harmonie Sainte-Cécile, qui mènent, en 1941, à l'Orchestre symphonique que dirigera Sylvio Lacharité durant 30 ans. Le public jouit aussi de la musique d'harmonie et la Ville accueille, en 1929, le premier festival annuel de l'Association des fanfares (amateurs) de la province de Québec, activité qu'elle répétera en 1935, en 1937 et en 1949.

Aux formations chorales déjà mentionnées, on peut ajouter, dans les années 1930, les Cosaques de Sherbrooke devenant les Chanteclercs, les Francs chanteurs, et, dans les années 1940, les Glaneurs d'harmonie et des chœurs paroissiaux de jeunes comme la Manécanterie de la Cathédrale et les Petits Chanteurs du Christ-Roi qui savent aussi s'adonner au chant profane.

Des cercles se constituent, plus intimes, mais non moins fervents, comme le Schubert Club en 1926, qui regroupe des artistes et organise des concerts, le Jeudi musical en 1936, l'Art intime en 1943 et le Cercle musical en 1947 qui encouragent les jeunes artistes comme Serge Garant qui se distinguera en musique contemporaine. L'année 1938 voit en particulier l'association des francophones et des anglophones dans la Société des concerts. Celle-ci compte 1 500 membres et attire au Théâtre Granada, ouvert en 1929, les plus grands artistes internationaux : Francescati, Menuhin, Casadesu, Sayao et Serkin. Ses activités cessent en 1974.

Au début des années 1930, le poste CKAC de Montréal diffuse l'Heure musicale de Sherbrooke qui permet aux pianistes et aux chanteurs locaux de se faire entendre. La fondation du poste CHLT en 1937 contribue à accroître le rayonnement des artistes qui y



sont fréquemment invités. Par la suite, la chaîne CHLT-TV concourra, de 1960 à 1983, grâce à l'émission *Soirée canadienne*, au rappel de la musique folklorique, tradition qu'entretenait le violoniste Ti-Blanc Richard et son orchestre depuis le milieu des années 1930.

Ce demi-siècle sera couronné, en 1949, par le Festival annuel de la jeunesse qui incite les jeunes musiciens à préparer, durant l'année, des pièces qu'ils exécuteront en public pour l'obtention de prix et de bourses et aussi par la création des Jeunesses musicales du Canada, auxquelles plusieurs Sherbrookoïses sont associés, ce qui explique que c'est à Sherbrooke que les Jeunesses musicales offrent leur premier concert.

Musiciens professionnels et amateurs éclairés se sont regroupés pour créer l'effervescence des années 1900-1950. Une bonne formation de base est alors possible et une grande variété d'organismes permettent aux divers talents de se manifester. Risquons quelques noms de la longue liste des méritants, femmes et hommes. Ils s'appellent Sawdon, Havard, Delvenne, Bourgeault, Camirand, Cartier, Leonard, Boux, Robidoux, Shea, Dawson, Largie-Sampson, Doherty, Codère, Bachand, Gadbois, Genest, Sylvestre, Labrecque, Leblanc, Fortier, Desruisseaux-Boisvert, Couture, Lacharité, Préfontaine, Marcotte, Marcoux. Quelques-uns des noms énumérés englobent plusieurs membres d'une même famille qui constituent un foyer musical.

1950-

Les années 1950 et les suivantes constituent une étape d'abord marquée par l'institutionnalisation.



Dès 1950, le Collège du Sacré-Cœur instaure un programme d'études supérieures de musique ainsi qu'un cours « classico-musical » qui, de 1964 à 1969, mène à un baccalauréat en musique. Pendant ce temps, cet art s'intègre dans les programmes réguliers des commissions scolaires et certaines institutions s'en font une vocation. Les classes d'art de l'école du Sacré-Cœur sont inaugurées en 1973 et connaissent un rapide succès. L'école Mitchell-Montcalm, de niveau secondaire, recueille, à la sortie du primaire, les jeunes qui veulent poursuivre leurs études en musique, soit près de la moitié des finissants du primaire. Le cours est enrichi et accéléré et s'y rattache un volet technique qui consiste en la maîtrise de plus d'un instrument et en la participation à la musique d'un ensemble, comme une harmonie, un *stage-band*, un orchestre à cordes, un groupe de chambre ou même un orchestre symphonique. Lors d'événements spéciaux, les organisateurs intègrent les divers volets offerts par l'école : art et culture, art et communications, musique. Des organismes externes de soutien à ces institutions, les Amis de l'école du Sacré-Cœur et le Mouvement musical Mitchell-Montcalm, leur viennent en aide pour l'achat d'instruments et le succès de leurs activités.



Depuis 1972, le Collège de Sherbrooke, grâce à la création de son Département de musique, peut accueillir les diplômés du secondaire et leur offrir cinq profils. Les études sont couronnées au bout de deux ans par un diplôme d'études collégiales qui donne accès au niveau universitaire.

L'Université Bishop's crée, sur place, en 1978, un département qui décerne un baccalauréat avec majeure en musique. L'Université de Sherbrooke, surmontant les résistances gouvernementales, implante définitivement, en 1992, son École de musique. En plus de ses deux programmes de baccalauréat, elle offre plusieurs certificats et deux programmes de deuxième cycle. On peut aussi relever nombre d'enseignants hors des institutions publiques et d'organismes privés qui se consacrent à la formation musicale.

Les étudiants des institutions engagées dans la formation de musiciens jouissent aussi de lieux et de moyens de perfectionnement variés : le Mouvement Vivaldi (1983), qui initie à la musique classique et offre un camp d'été à Bishop's; l'Académie musicale des Cantons-de-l'Est (1983) spécialisée dans le clairon, malheureusement disparue; la Musiquetterie, toujours active, qui s'emploie à faire connaître aux enfants des garderies et des écoles primaires la musique et les instruments; le Camp musical de l'Estrie qui rassemble, à Bishop's, durant l'été, plus d'une centaine de violonistes et de violoncellistes de 12 à 18 ans et, au même endroit, le Highland Summer School pour les jeunes intéressés au folklore écossais.

Le Centre d'arts Orford, tout près, accueille l'été de brillants élèves. Le Festival des harmonies et (maintenant) des orchestres symphoniques du Québec regroupe annuellement, et dans l'enthousiasme, des centaines de jeunes à l'Université de Sherbrooke. Le Festival-concours de musique de Sherbrooke et de la région de l'Estrie, qui tenait sa 13^e édition en 2002, entraîne la participation de 400 candidats. À Sherbrooke, s'est aussi tenue la finale québécoise du Concours de musique du Canada, dont sept participants ont pu se rendre à la finale d'Ottawa avec le plus grand succès.

L'Orchestre symphonique des jeunes prépare, tout en offrant depuis 1974 ses propres spectacles, la relève de l'Orchestre symphonique de Sherbrooke qui réussit à se maintenir depuis 1941 et à élargir ses prestations pour gagner un public diversifié.

Plusieurs ensembles instrumentaux viennent témoigner de la variété des goûts et des genres et constituent un débouché heureux pour des jeunes diplômés. Tels sont l'Ensemble musica nova qui exploite la musique contemporaine et le Quintette à vent Estria qui exécute de la musique de chambre. L'Orchestre de chambre de l'Estrie est malheureusement disparu après dix ans d'existence.

Dans la continuité de l'Harmonie de Sherbrooke, qui existait depuis 1885 et s'est éteinte en 1969, s'installe l'Ensemble à vents qui regroupe une quarantaine de professionnels, d'étudiants et d'amateurs sérieux pour développer le répertoire avancé de l'harmonie.

Le chant choral, dont la tradition remonte à la fin du 19^e siècle, n'est pas près de s'éteindre si l'on considère le nombre de chœurs qui existent depuis le milieu du 20^e siècle. Avec les années 1960, apparaît le Chœur Pie X qui se consacre au chant à la fois religieux et profane et qui donne des concerts d'envergure avec d'autres ensembles, comme le Chœur Sher-Lenn, anglophone, ou le Chœur Jeunesse de Bromptonville. Le Chœur symphonique de Sherbrooke vient, par la suite, en 1982, briller dans de grandes prestations et accompagner, comme son nom le suggère, les concerts de l'Orchestre symphonique. Issu du précédent, un nouveau chœur apparaît en 1984, l'Ensemble vocal de Sherbrooke, qui se voue à un répertoire différent d'œuvres classiques et contemporaines. Mais, préalablement, se sont formés en 1970 deux chœurs : l'Héritage et les Goélands, qui rassemblent chacun une soixantaine de voix masculines et féminines et qui cultivent un répertoire plus populaire de chansons québécoises, de folklore international et autres. D'autres groupes s'ajoutent toujours, qui se taillent une place dans la cité, comme le Chœur Amadeus, le Chœur (uniquement féminin) Equi Vox, le Chœur Pop de Sherbrooke, le Chœur Jeunesse de Sherbrooke, la Chorale les Oisillons, le groupe Olivier, le Chœur du Collège de Sherbrooke, le Groupe Show, le Quatuor à Médée, et autres. À ceux-ci se greffent les chorales, religieuses ou profanes, déjà existantes, des villes et des municipalités nouvellement intégrées dans la ville comme la Chorale Florilège ou Fleur-d'Or de Fleurimont.

L'organisation de festivals populaires et l'ajout de nouveaux lieux d'exécution depuis les années 1960 tels la salle Maurice-O'Bready de l'Université de Sherbrooke, le Théâtre Centennial et la salle Bandeen de l'Université Bishop's, le Théâtre Granada, le Vieux Clocher, la Place de la Cité et autres, contribuent aussi à la multiplication des prestations musicales et à la venue de fort nombreux artistes de l'extérieur.

La longue tradition musicale, la multiplicité de tous ceux qui se vouent à la musique, la haute valeur de leurs concerts sous diverses formes, l'existence et la qualité du cycle complet de l'enseignement musical, du primaire à l'université, de même que le rayonnement national et international de plusieurs Sherbrookoïses en musique instrumentale et en chant nous autorisent à constater l'ampleur, le dynamisme et le haut niveau du développement musical à Sherbrooke.



Bibliographie

- BENNETT, D.M. « Lennoxville Band 1919/20-1936 », dans Patriquin, Graham, dir., *Lennoxville*, vol. 2, *Lennoxville*, Lennoxville-Ascot Historical and Museum Society, 1981, p. 103-106.
- CHAREST, René et Robert GIROUX. « La chanson populaire en Estrie (1970-1985) », dans Jean-Marie M. Dubois, dir., *Les Cantons de l'Est*, Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1989, p. 235-245.
- CODERRE, Danielle. « L'héritage de M^{me} Joséphine Doherty Codère (1875-1954) », *La Tribune*, 13 janvier 2003, page A6.
- CODÈRE, L.E. « La vie musicale à Sherbrooke », *La Tribune* (Édition-souvenir, Centenaire de Sherbrooke), 1937, p. 84, sq.
- Coll. Serge Garant. *Circuit*, vol. 7, n° 2, Les Presses de l'Université de Montréal.
- DÉSILETS, Andrée, dir., *La vie musicale à Sherbrooke, 1820-1989*, Sherbrooke, La Société d'histoire de Sherbrooke, 1989, 133 p.
- GORDON, Tom. « Music in Absentia : Bishop's Faculty of Music, 1886-1947 », *Canadian University Music Review*, n° 11-2, 1991, p. 33-50.
- GRAHAM, George dans Kahlmann, Helmuth, dir. *L'encyclopédie de la musique au Canada*, Montréal, Fides, 1983, « Alfred Whitehead », p. 1067.
- LAPERRIÈRE, Guy, dir. *Le plaisir de chanter. Le Chœur symphonique de Sherbrooke, 1980-1995*, Sherbrooke, MJB Litho, 1995, 48 p.
- La Tribune*, Cahier souvenir, 25 mai 1985, p. 33-46.
- Les Cahiers de la Société québécoise de recherche en musique, Serge Garant (1929-1986), figure marquante de la modernité au Québec*, vol.1, n°s 1-2, décembre 1997, p. 13-18.
- LITTLE, J.I., editor. *Love Strong as Death. Lucy Peel's Canadian Journal, 1833-1836*, Coll. Studies in Childhood and Family in Canada, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2001, 229 p.
- PARADIS, Claude dans KAHLMANN, Helmuth, dir. *L'encyclopédie de la musique au Canada*, Montréal, Fides, 1983, « Sherbrooke », p. 930.
- PARADIS, Claude. « Esquisse pour une histoire de la musique en Estrie », dans Dubois, Jean-Marie, dir., *Les Cantons de l'Est*, Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1989, p. 223-233.
- RACINE, Anne. *L'Orchestre symphonique de Sherbrooke : cinquante ans d'histoire, 1939-1989*, Sherbrooke, Goulet, Létourneau imprimeurs, n. d., 142 p.
- RICHARD, Michèle. *Ti-Blanc, mon ami, mon père*, Montréal, Les Presses libres, 1983, 197 p.
- SYLVAIN, Jean-Paul. *Ti-Blanc Richard, super violoneux*, Montréal, Éditions Guérin, 1974, 140 p.
- Union musicale de Sherbrooke affiliée à l'Alliance Française (40^e anniversaire)*, s.l., n. p., 1961, 66 p.



La littérature

1843-1954

Historiquement, l'intérêt pour les lettres prend sa source dans des maisons d'enseignement comme l'Université Bishop's de Lennoxville (1843), le Collège Mont Notre-Dame de Sherbrooke (1857) et le Séminaire de Sherbrooke (1875), qui offrent une culture générale et entretiennent une bibliothèque.

D'autres organismes nourrissent une préoccupation pour le livre, bien que leur objectif ne soit pas toujours uniquement littéraire. Nommons l'Union catholique qui tient, en 1868, des soirées littéraires où il est aussi question d'histoire; le Cercle Larocque qui présente, au début du siècle suivant, des séances littéraires, dramatiques et musicales; l'Union musicale de 1921 dont un des objectifs est la diffusion de la littérature ce qu'elle réalise surtout par la fondation de l'Alliance française qui, de 1930 à 1967, reçoit nombre de grands écrivains français; le Cercle Marguerite-Bourgeoys (1916), le Soupirail (1941), la Société d'études et conférences (1942) et le Cercle Budé (1948), qui regroupent hommes et femmes autour de sujets souvent littéraires. Du côté anglophone, on peut relever, dans une même perspective, le Club littéraire Churchwarden des années 1900, l'Art and Culture Club des années 1910, le Catholic Women's League Book Club des années 1930 et 1940 et le Club Beta Sigma Phi des années 1940.

Une bibliothèque ne tarde pas à éclore, dès 1854, sous le nom de Sherbrooke Library Association. Elle tient une salle de lecture où l'on peut lire journaux et revues tout en se livrant au prêt de volumes. Deux autres salles de lecture suivent ainsi qu'une bibliothèque ouverte en 1871 par Andrew Paton pour ses ouvriers. Apparaît, en 1880, la Sherbrooke Library and Art Association qui est située, en 1887, dans un édifice neuf abritant à la fois une bibliothèque et une salle de spectacle qui sert aussi de galerie d'art. L'organisme intègre, en 1897, une section française grâce à un don de souscripteurs canadiens-français. Elle déménagera



de la rue Dufferin à la rue Wellington en 1928 après l'occupation des locaux par le journal *La Tribune*, puis sur la rue Frontenac, en 1939, pour enfin se fusionner à la bibliothèque municipale en 1973.

Les francophones, qui ont souvent été stimulés par l'existence antérieure d'organismes anglophones, tentent de créer leur propre bibliothèque en 1906 à la suite de la construction de l'édifice du Monument national sur la rue de l'Académie. Comme celui-ci doit fermer ses portes en 1917 à cause de difficultés financières, la Bibliothèque nationale se retrouvera dans divers locaux avant d'être municipalisée en 1954; elle est d'abord située dans l'ancienne Central School sur la rue King Ouest puis dans l'ancien édifice de la Poste, en 1957. La bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke se révèle la véritable conservatrice des publications et se distingue par ses *Canadiana*. Si les Canadiens français ne peuvent s'enorgueillir d'une bibliothèque publique avant 1957, ils semblent du moins encourager les librairies qui sont réparties dans tous les quartiers. La librairie Notre-Dame, sur la rue Alexandre, se vante de présenter les nouveautés littéraires françaises et canadiennes-françaises. L'édition n'apparaît que tardivement avec l'Apostolat de la presse en 1947. *La Tribune* (1910) a servi à l'occasion d'imprimeur pour des livres de littérature, d'histoire, etc. comme ce fut le cas pour des journaux qui l'ont précédée au 19^e siècle, de langue anglaise ou de langue française.

Ce journal devient cependant le lieu privilégié de l'écriture avant les années 1950. Le groupe des Écrivains de l'Est est formé en bonne partie de ses journalistes : Alfred DesRochers, qui en est le fondateur et l'animateur, Louis-Philippe Robidoux, le rédacteur en chef, Éva Senécal, Jovette-Alice Bernier, Françoise Gaudet, Edouard Hains, Henri-Myriel Gendreau ainsi que Louis et Marthe O'Neil. Une vingtaine d'autres auteurs s'ajoutent à ce noyau qui donne une coloration littéraire au quotidien : publication de poèmes, d'aphorismes, de comptes rendus de livres, parution d'une page littéraire le samedi depuis 1931 (une des premières au Québec) et ajout de suppléments littéraires en 1930, 1931, 1932 et 1945 grâce au concours d'autres poètes et prosateurs de la région. Plusieurs membres du « mouvement littéraire des Cantons-de-l'Est » publient recueils et romans chez des éditeurs de l'extérieur. DesRochers, Senécal et Bernier, en particulier, récoltent de nombreux prix entre 1928 et 1932. Constituant une partie importante du groupe, les jeunes auteures, qui publient souvent dans les « pages féminines » des journaux, pages dont elles peuvent être aussi responsables, marquent l'entrée des femmes dans la vie littéraire québécoise. Les Écrivains de l'Est se distinguent mais d'autres groupements littéraires s'activent dans le milieu comme l'Association littéraire de Sherbrooke, en 1909, le Cercle littéraire de Sherbrooke, en 1926, et l'Académie des jeunes plumes du Canada français dans les années



1940. Plusieurs membres des Écrivains de l'Est figurent dans la section locale de la Société des écrivains canadiens.

12

Le milieu anglophone de Sherbrooke et de la région connaît une effervescence similaire dans la première partie du 20^e siècle. Il y a, chez les anglophones, un « Eastern Township's Movement », dont le cœur est à l'Université Bishop's de Lennoxville, surtout en la personne du professeur de langues modernes Frank Oliver Call qui y enseigne de 1908 à 1945. Deux autres membres du groupe ont étudié sous sa houlette, dont Ralph Gustafson et Neil Tracy. Louise Morey Bowman (fille de l'initiateur de la Sherbrooke Library and Art Union) fait aussi partie de ce mouvement. Les œuvres sont souvent publiées par des maisons d'édition prestigieuses de Toronto et elles ont la réputation d'être ouvertes à une nouvelle forme de poésie, en vers libres. Les poèmes de ces auteurs paraissent dans plusieurs revues et notamment dans la plus ancienne revue littéraire du Canada, *The Mitre* (1893), produite à Bishop's. Le professeur Call, qui a publié cinq recueils de poésie et trois études en prose, entretient une relation suivie avec le milieu francophone et DesRochers a rédigé la préface pour un recueil de Neil Tracy. Lennoxville ouvre sa première bibliothèque publique en 1904. C'est surtout depuis 1912 que celle-ci se développe grâce à la Lennoxville Library Association qui l'installe dans une salle de l'hôtel de ville.



13

1954-



L'Université de Sherbrooke est fondée en 1954 et, grâce à son Département de français, elle relance, dans les années 1960, la vie littéraire qui semble avoir connu un ralentissement dans les années 1950. Le Département de français offre non seulement un enseignement des littératures française, francophone et québécoise au niveau du baccalauréat, mais il donne aussi rapidement des séminaires aux niveaux de la maîtrise et du doctorat, supervise la rédaction de mémoires et de thèses de recherche et aussi de création. Il est l'initiateur, au Québec, de cette dernière voie. Ses professeurs se livrent à la recherche, publient de nombreuses études et œuvres de création; ils connaissent un rayonnement certain.

14



Le Département de français est aussi à l'origine de véritables maisons d'édition littéraire, ce qui n'était pas l'objectif de l'Apostolat de la presse en 1947. Les étudiants participent à ces démarches en lançant la collection Amorce en 1969 et en formant les « Auteurs réunis ». Le professeur Naaman, qui les encourage, lance la même année, avec des collaborateurs, les Éditions Cosmos et ensuite, seul, en 1973, les Éditions Naaman. Son but est de répandre la littérature francophone dans le monde. Les auteurs estriens en profitent; douze ans plus tard, une centaine d'entre eux y ont publié. Les auteurs bénéficient aussi

15



des Éditions Triptyque de Montréal qui comptent un des professeurs du Département de français de l'Université de Sherbrooke parmi les directeurs. La revue *Présence francophone*, créée en 1970, est également une production du Département de français jusqu'en 1999. Le Département de français du Collège de Sherbrooke constitue un second foyer important de rayonnement littéraire. En émanant des textes de création et nombre d'études sur l'histoire des idées, le théâtre, la bande dessinée. Sherbrooke est perçue comme le berceau et le centre de ce dernier genre.

L'Université de Sherbrooke devient aussi une editrice ou une coeditrice surtout par le truchement des facultés des lettres et des sciences humaines, de droit et surtout d'éducation avec les éditions CRP. D'autres maisons d'édition à vocation littéraire voient le jour, pour un temps plus ou moins long, comme les Éditions Sherbrooke (1975), Rocailles (1984) ou Appalaches (1999). Cette dernière, grâce à un système coopératif, cherche actuellement à encadrer les auteurs. Enfin, depuis quelques années, les Éditions GGC, munies d'une solide infrastructure, sont en plein développement.

Le Département des lettres et communications (ancien Département de français) possède un secteur d'études anglaises qui, en raison de sa spécialisation en littérature canadienne comparée, offre une maîtrise et un doctorat dans le domaine et rayonne à travers le Canada. Ses professeurs, qui s'adonnent également à la recherche et à la création, ont collaboré avec des collègues francophones à la publication d'une revue de traduction littéraire, *Ellipse*, qui présente en traduction des œuvres d'écrivains canadiens-anglais et québécois de 1969 à 2002. La revue *Jet d'encre*, rattachée à la Faculté des lettres, fait maintenant entendre la voix d'auteurs en émergence ou confirmés. Des professeurs d'anglais du Collège Champlain de Lennoxville fondent, en 1975, la revue littéraire *Matrix* et la dirigent durant quatorze ans. L'Association des Townshippers contribue à mettre sur pied, en 1998, un comité qui regroupe des littéraires de Sherbrooke et de Lennoxville, entre autres, et encourage les anglophones de la région à écrire. Elle voit à la publication de leurs écrits, dans tous les genres, rassemblés en particulier dans des recueils intitulés *Taproot*.

Les nombreux auteurs qui se sont manifestés depuis 1960 ont senti le besoin de s'unir et ont fondé, en 1977, l'Association des auteurs des Cantons de l'Est. Un bulletin d'information a été créé et devient *Grimoire* de 1978 à 1983. Une autre revue intitulée *Passages*, attentive à la création, le relance en 1983. Auparavant, en 1976, avaient brièvement paru l'*Échencrier* et, en 1979, les *Cahiers du Hibou*, revue d'information et de création, mais les deux disparaissent avec la fin des Éditions Sherbrooke en 1980. Le périodique *Des livres et des jeunes*, dont le but est d'aider les éducateurs dans le choix des livres pour la

jeunesse, relève de deux professeurs de l'Université de Sherbrooke et connaît une plus longue vie, soit de 1979 à 1995.

Pour encourager la production littéraire, plusieurs prix ont été créés. On doit à la Société Saint-Jean-Baptiste le plus ancien, le prix Juge-Lemay, remis depuis 1952 pour souligner une carrière ou une contribution importante dans le domaine littéraire. L'ACE remet annuellement, depuis 1978, le prix Gaston-Gouin pour un inédit sur un manuscrit, dans tous les genres littéraires, et les prix Alfred-DesRochers, pour une œuvre de fiction, et Alphonse-Desjardins, pour un essai. Le prix Yves-Sauvageau, que l'Association des auteurs des Cantons de l'Est avait rapatrié en 1989 de la Compagnie de Théâtre Entre Chien et Loup pour couronner une œuvre dramatique, a été depuis abandonné. À la suite de la suggestion de l'Association des auteurs des Cantons de l'Est soutenue par le comité culturel de la Ville, Sherbrooke crée, en 1989, son Grand Prix littéraire doté d'une bourse de 2 000 \$ offerte par la Librairie GGC.

L'Association des auteurs des Cantons de l'Est compte parmi ses activités la tenue, depuis 1979, d'un salon du livre annuel, reprenant ainsi l'initiative poursuivie par la Société Saint-Jean-Baptiste de 1952 à 1959. De plus, elle amorce, avec le concours du Conseil de la culture de l'Estrie, un programme de compagnonnage pour que de jeunes auteurs soient soutenus par des écrivains d'expérience.

Un intérêt généralisé pour la lecture est perceptible depuis les années 1970 et se manifeste par la construction ou le réaménagement de bibliothèques. Celle de Lennoxville, qui était située dans l'hôtel de ville depuis 1912, emménage dans l'ancien édifice de la Poste, plus adéquat, en 1972; celle de Sherbrooke s'installe dans un nouvel immeuble spacieux en 1990 et prend le nom de bibliothèque municipale Éva-Sénécal. Fleurimont recourt aux services de cette dernière ainsi que la municipalité d'Ascot qui, de plus, conclut une entente avec la bibliothèque de Lennoxville pour ses citoyens de langue anglaise. Rock Forest inaugure sa propre bibliothèque en 1983, qu'elle rendra plus accessible dans son Centre culturel en 1998. Bromptonville transfère la sienne, mise sur pied en 1981, dans de nouveaux locaux en 1996 et la nomme bibliothèque Gisèle-Bergeron. Saint-Élie-d'Orford, qui avait ouvert sa bibliothèque en 1979, la déménage dans son nouvel hôtel de ville en 1981.



16



16

L'accès aux livres est assuré également par plusieurs librairies, dont sept majeures.

La tradition orale du conte a connu depuis quelques années une renaissance et elle donne lieu à de nombreuses prestations en divers lieux. Le Festival « Les jours sont contés en Estrie », relevant des Productions Littorale, célèbre son dixième anniversaire en 2002.

Pour l'informer des activités et des productions littéraires en cours, comme du reste de tous les aspects de sa vie culturelle, la région jouit du mensuel *Visages* et du magazine *l'Enzyme*, distribués gratuitement, des cahiers quotidiens et hebdomadaires d'arts et de spectacles du journal *La Tribune*, du quotidien *The Record* ainsi que des médias comme Radio-Canada (radio et télévision), Télé-Québec, la radio communautaire CFLX et la télévision communautaire de Vidéotron, Canal Vox, Sherbrooke.

Même si la situation d'une métropole comme Montréal reste dominante en raison de la concentration de la production et des moyens de diffusion et de consécration, les régions se doivent de créer leur propre dynamisme et de développer leurs activités littéraires à partir des ressources compétentes et relativement nombreuses dont elles disposent. Sherbrooke et la région ne sont pas en reste et plusieurs producteurs culturels, grâce à leurs travaux et à leurs créations, savent se tailler une place enviable dans tous les genres et à tous les niveaux.



Bibliographie

- BENAZON, Michael et Sylvie CÔTÉ. « Minnie Hallowell Bowen (1861-1942) : The Papers of an Upper-class Anglophone Woman from Sherbrooke », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 17, automne 2000, p. 75-85.
- BONENFANT, Joseph. « Le mouvement littéraire des Cantons de l'Est », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français. La littérature régionale*, n° 3, hiver-printemps 1982, p. 34-36.
- BONENFANT, Joseph et al. *À l'ombre de DesRochers, le mouvement littéraire des Cantons de l'Est, 1925-1950. L'effervescence culturelle d'une région*, Sherbrooke, *La Tribune* et Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, 381 p.
- BOYNARD-FROT, Janine. « Le régionalisme des Années Trente », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français. La littérature régionale*, n° 3, hiver-printemps 1982, p. 37-41.
- BROSSEAU, Marie-Claude. *Trois écrivaines de l'entre-deux-guerres : Alice Lemieux, Éva Senécal et Simone Routhier*, Québec, Éditions Nota Bene, 1998, 130 p.
- DANTIN, Louis. « Le mouvement littéraire dans les Cantons de l'Est », *La Tribune*, supplément, 20 novembre 1930.
- DESROCHERS, Alfred. *À l'ombre de l'Orford suivi de l'Offrande aux vierges folles*, Édition critique par Richard Giguère, Coll. La Bibliothèque du Nouveau Monde, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1993.
- GIGUÈRE, Richard. « La réception critique du « mouvement littéraire des Cantons de l'Est » de 1930 à 1935 », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français. La littérature régionale*, n° 3, hiver-printemps 1982, p. 42-46.
- GIGUÈRE, Richard. « Alfred DesRochers, animateur littéraire et culturel des années trente et quarante », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, automne 1992, n° 1, p. 3-12.
- GIGUÈRE, Richard, Philip LANTHIER et André MARQUIS. *Anthologie de la poésie des Cantons de l'Est au 20^e siècle*, Montréal, Triptyque-Vehicule Press, Eastern Townships Research Center, 1999, 247 p.
- GODBOUT, Patricia. « Poésie, source de vie : Alfred DesRochers et Ralph Gustafson », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 9, automne 1996, p. 11-20.
- MALUS, Avrum, Diane ALLARD et Maria VAN SUNDERT, « Townships Poetry : is There a Tradition? », dans Dubois, Jean-Marie, dir., *Les Cantons de l'Est*, Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1989, p. 281-286.
- NADEAU-SAUMIER, Monique. « La Sherbrooke Library and Art Association », Programme souvenir, Exposition « Le goût d'une époque », Sherbrooke, Musée des beaux-arts, 2002, p. 4-9.
- SIROIS, Antoine et Agnès BASTIN, dir. *L'Essor culturel de Sherbrooke et de la région depuis 1950*, Cahiers d'études littéraires et culturelles, n° 10, Sherbrooke, Département d'études françaises, Université de Sherbrooke, 1985, 292 p.
- SIROIS, Antoine et Louise SIMARD dir. *L'Université de Sherbrooke, son rayonnement culturel et artistique*, Cahiers d'études littéraires et culturelles, n° 12, Sherbrooke, Département de lettres et communications, Université de Sherbrooke, 1990, 160 p.
- VAUDRY, Richard W. « The Lennoxville Magazine, the University of Bishop's College and Transatlantic Anglicanism in Victorian Canada », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 11, automne 1997, p. 61-83.



Le théâtre

1876-1946

Les origines connues du théâtre francophone à Sherbrooke remontent à 1876 alors que le Séminaire de Sherbrooke amorce la longue tradition, qui s'étendra jusqu'en 1960, d'une ou de deux pièces offertes annuellement par les étudiants et ouvertes au public. De 1907 à 1949, ces représentations se font sous la direction de l'abbé Léonard Saint-Laurent. Le répertoire varié est historique, exotique ou classique. Molière revient souvent. Dans les années 1940, on présente du Labiche et du Ghéon et on osera bientôt présenter des pièces plus modernes. On voit aussi poindre, dans la dernière partie du 19^e siècle, des groupes amateurs : le Cercle dramatique de Sherbrooke, les Amateurs canadiens, le Cercle Maisonneuve et le Club dramatique de la Société Saint-Jean-Baptiste.

La salle de 1042 sièges du Théâtre Clement, ouverte en 1901 sur la rue Wellington, reçoit surtout des comédies musicales et du vaudeville américains et, à l'occasion, des pièces de répertoire en français et en anglais, jouées par des troupes prestigieuses. C'est ainsi que Sarah Bernhardt s'y produit en 1917. La salle, tombée en désuétude, est fermée à la fin des années 1930.

L'apparition du Monument national sur la rue de l'Académie en 1906 suscite, dans sa petite salle, des représentations par des amateurs, dont celles offertes par l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (ACJC). Cet organisme se répartit en cercles culturels de jeunes gens qui montent dans les diverses salles paroissiales, depuis les débuts du 20^e siècle, des pièces à thème ou de répertoire populaire. Le cercle Excelsior de la paroisse Saint-Jean-Baptiste crée une troupe plus stable en 1932, la première troupe mixte, et entreprend des tournées dans les autres paroisses. Le décorateur du groupe, Antonio Montour, qui s'avérera aussi pendant plus de 40 ans un animateur, un directeur et un machiniste exceptionnel, finit par organiser sa propre

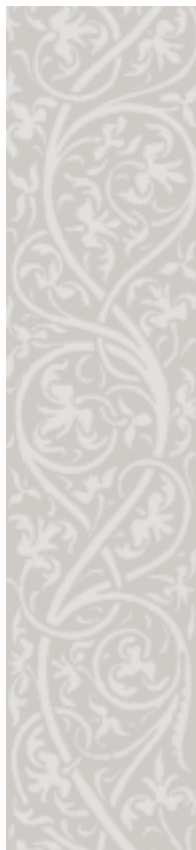
troupe, qui dure une dizaine d'années. L'Union musicale met sur pied, en 1932, une section dramatique qui jouera plusieurs pièces dans les années subséquentes. La paroisse de l'Immaculée-Conception fait aussi progresser le théâtre en créant ses cercles et en donnant forme aux « vieux » Compagnons-de-Notre-Dame, sous la direction de Gaston Sévigny, au début des années 40, et aux « nouveaux », sous Émile Ouellette, à la fin de ces années. Le théâtre de boulevard aussi est à la mode.

1946-1960

Une troupe veut dépasser le cadre paroissial. C'est l'Union théâtrale fondée en 1946 par Lionel Racine, Louis-Paul Gauvin et Robert Pinard. Entraînée par l'infatigable Lionel Racine, la troupe se maintiendra jusqu'en 1988. Les comédiens sont des amateurs, mais ils s'adjoignent des professionnels au besoin. Ils auront offert, durant ces années, à Sherbrooke et à l'extérieur, au-delà de 24 000 représentations d'une centaine de pièces populaires comme *Mimi, la petite ouvrière*, d'Henry Deyglun, ou d'autres tirées du répertoire québécois ou classique. *Ma petite ville*, de Thornton Wilder, lui vaut six des huit trophées remis au Festival d'art dramatique de l'Est du Québec en 1957. Jean Besré et plusieurs autres Québécois font leur apprentissage dans cette troupe qui joue localement dans diverses salles, dont celle du Théâtre Arlequin du parc Jacques-Cartier, inaugurée en 1959, et surtout celle du Théâtre de poche, au-dessus de la bibliothèque municipale, alors sur la rue Dufferin, qui lui est pratiquement dévolue en 1961. Les deux avaient été aménagées par la Ville.

Ces salles se sont ajoutées aux nombreuses salles paroissiales qui, en plus d'accueillir les troupes locales, reçoivent de nombreuses troupes de l'extérieur, surtout dans les années précédant l'apparition de la télévision. Une autre salle est construite en 1952, beaucoup plus vaste, avec ses 1277 sièges, et mieux équipée. C'est l'auditorium du Séminaire de Sherbrooke. La finale du Festival d'art dramatique du Canada s'y déroule en 1956. Mais jamais complètement aménagée, elle doit être fermée en 1972. Son balcon sert d'infrastructure à la récente salle Léonard-Saint-Laurent.





Précisons que, dans les années 1940, les représentations sont aussi données par des troupes relevant des écoles de diction, celle d'Éva Pinard-Arcand, qui porte son nom, et celle de Marguerite Leclaire, appelée le Cercle théâtral de Sherbrooke.

La même période connaît la vogue des « grands jeux » qui exigent de nombreux comédiens, des chœurs et un vaste lieu de déploiement comme la grande scène du terrain de l'exposition, érigée en 1937, à l'occasion du centenaire, ou l'arène. L'ouverture du poste de radio CHLT la même année élargit encore l'auditoire des comédiens. On y présente des extraits de pièces jouées par l'Union théâtrale ainsi que des pièces écrites et jouées par les vedettes locales d'alors : Bertrand Gagnon, Roméo Paquette et Wilfrid Lemoyne pour n'en nommer que quelques-unes.

1960-1998

Les années 1960 marquent un virage qui devient bouillonnant dans les décennies suivantes grâce à l'apparition et au professionnalisme de nombreuses nouvelles troupes et à la construction de salles neuves : l'auditorium de la Faculté d'éducation, la Grande salle et la Petite salle de l'Université de Sherbrooke et le Théâtre Centennial de l'Université Bishop's de Lennoxville.

Au Séminaire de Sherbrooke qui avait mûri une longue tradition théâtrale et l'avait modernisée, quatre étudiants, autour de Roger Thibault, metteur en scène, fondent l'Atelier en 1960. La troupe fait rapidement sa marque dans les festivals de l'époque : celui de l'ACTA ou le Dominion Drama Festival où elle s'impose avec *En attendant Godot* de Samuel Beckett en 1963. La troupe est ouverte au répertoire moderne. Le directeur, Pierre Gobeil, ira étudier l'art dramatique deux fois en France. Entre-temps, en 1963, Roger Thibault met sur pied, avec quelques jeunes comédiens du Collège universitaire et de l'École normale, la troupe de l'Échiquier. Finalement, l'Atelier quitte son statut d'amateur en 1968, fonctionne comme une coopérative, vise à la permanence et vient occuper la Petite salle de l'Université de Sherbrooke. Il déménage bientôt au pavillon du parc Jacques-Cartier mais, face à des problèmes financiers, cette première troupe professionnelle doit abandonner la partie en 1984. À Deauville, c'est en 1968 qu'apparaît un autre groupe précurseur, le théâtre du Petit Thé des Bois, d'André Poulain. Il joue dans sa propre salle.

Depuis 1972, le programme de l'option théâtre, implanté à l'Université de Sherbrooke grâce surtout au professeur Hervé Dupuis, insuffle au théâtre un dynamisme exceptionnel et marque toute une génération de comédiens. L'accent y est mis surtout sur l'animation, sur la participation et sur la création, le tout teinté d'une préoccupation sociale.





Neuf troupes voient le jour en peu d'années. Le Théâtre du Sang Neuf, fondé en 1972, devient une troupe professionnelle en 1981. Multidisciplinaire au début, la troupe, socialement impliquée, s'adresse de plus en plus dans ses tournées aux étudiants du secondaire avec des textes adaptés à leur situation.

La Bébelle voit le jour en 1974. Durant neuf ans, avec une équipe professionnelle, elle a recouru aux clowns pour passer son message. D'autre part, émergeant du théâtre du Petit Thé des Bois de Deauville, le Théâtre Entre Chien et Loup, né en 1977, devient professionnel en 1982. Il vise la création estrienne et encourage l'écriture dramatique par un concours annuel. Le Théâtre de la Poursuite, venu au monde en 1979, entretient une vision expérimentale du théâtre. Malgré sa rigueur professionnelle, la troupe, comme plusieurs autres, éprouve des difficultés financières. C'est aussi le cas du Promenoir, apparu en 1982, qui, soucieux de divertir par du répertoire québécois, ne peut, en l'absence de subventions, atteindre un statut professionnel.

L'Exagon, troupe fondée la même année, s'oriente vers la comédie musicale et le boulevard; elle réussit à atteindre le statut professionnel en 1984, mais finit également par s'éteindre. Les Productions dramatiques, en 1985, se veulent en continuité avec l'Atelier mais ne peuvent survivre longtemps. Le théâtre du Petit Thé des Bois ressurgit en 1985. L'Aire de jeu, née en 1986, connaît un meilleur sort que d'autres troupes. Elle produit et diffuse des spectacles innovateurs marqués de résonances sociales et culturelles.

1998-

Qu'en est-il maintenant? L'Aire de jeu se maintient toujours comme troupe professionnelle, le Théâtre du Sang Neuf et le Théâtre Entre Chien et Loup se sont fusionnés en 1998 pour donner naissance au Petit Théâtre de Sherbrooke. Celui-ci possède sa propre salle, fait des tournées et entre en partenariat avec des troupes étrangères. Il s'adresse à un public adulte mais privilégie un public jeune auquel il s'adresse avec succès.

La compagnie du Double Signe produit toujours, depuis 1985, un théâtre de création et de recherche diffusé localement et en tournée. Elle offre également une série d'ateliers de formation qui aboutissent à plusieurs spectacles au Théâtre Léonard-Saint-Laurent. Fondé en 1998, le Théâtre des petites lanternes s'adonne, dans ses tournées, à l'intervention et à la recherche liées à des préoccupations sociales, humanistes et spirituelles.

Le théâtre d'improvisation trouve des adeptes dans diverses institutions scolaires et dans des troupes comme l'Abordage, qui se présente au Café du Palais, et À double tranchant, qui s'exécute l'été sous le préau du centre Julien-Ducharme de Fleurimont. La belle saison est joyeusement agrémentée par le Théâtre de l'Aparté dans la salle Alfred-Desrochers, le



Théâtre de comédies au café-théâtre Ramada, le groupe Traces et souvenirs qui théâtralise avec succès les tours guidés de la ville. Une nouvelle troupe s'annonce à l'Université de Sherbrooke, les Mille Feux. Ajoutons que de nombreuses troupes de l'extérieur se produisent régulièrement à la salle Maurice-O'Bready.

On peut étudier l'art théâtral en s'inscrivant au programme Arts et lettres, profil théâtre, du Séminaire de Sherbrooke. Projet intéressant que celui du Club des mordus du théâtre, né il y a quelques années grâce à l'initiative du Théâtre du Double Signe, du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke et de Summum communications. Il cherche à rendre fidèles aux spectacles les 15 à 25 ans. Le Festival du théâtre amateur vient stimuler annuellement les étudiants du secondaire.

La mise en place d'un nouveau centre de production à Sherbrooke répondrait maintenant aux besoins des diverses troupes.

Si nous nous tournons du côté anglophone, nous prenons conscience que le théâtre figure à Sherbrooke même depuis au moins 1901, soit depuis l'ouverture du Théâtre Clement, devenu His Majesty's en 1911, comme nous l'avons fait remarquer. Avant les années 1950, la paroisse Saint-Patrice entretient le Theatrical Union, sous la direction de M^{me} F.J. Doherty.

Mais l'art théâtral provient surtout de l'Université Bishop's, alors que les étudiants, sous la direction d'habiles directeurs, montent, depuis 1898, sur les planches dans des salles de Lennoxville et même au His Majesty's de Sherbrooke dans les années 1920 et 1930. L'institution ouvre The Little Theater (maintenant Bandeen Hall) en 1933 et met à contribution le gymnase en 1947. C'est surtout en 1950, avec l'arrivée du professeur Arthur Motyer, aussi comédien et metteur en scène, que la Dramatic Society se développe plus systématiquement et que l'institution peut ouvrir, en 1967, son Centennial Theatre. En 1989, le Studio Theatre y est ajouté. En 1971, l'Université Bishop's crée un département qui permet de décerner un baccalauréat ès arts en théâtre. Ce département peut produire six pièces annuellement, une sur la scène du Centennial et cinq sur celle du Studio. Il s'implique aussi dans le Festival de Lennoxville; de 1972 à 1982, celui-ci se consacre à la nouvelle production canadienne au Centennial Theatre.

Après une pratique plutôt amateur à la fin du 19^e siècle et dans la première partie du 20^e siècle, le théâtre connaît un développement professionnel et effervescent depuis les années 1960 et se produit avec succès à Sherbrooke et à l'extérieur. En plus de jouir de ces productions locales, les Sherbrookoïses bénéficient de la venue fréquente de troupes renommées de Montréal et d'ailleurs.

Bibliographie

CHOQUETTE, Richard. *Les associations volontaires et le changement social : Sherbrooke, 1855-1909*, Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 1987, 191 p.

FASSI FIHRI, Raja. « La vie théâtrale à Sherbrooke », dans Sirois, Antoine et Agnès Bastin dir., *L'essor culturel de Sherbrooke et de la région depuis 1950*, Cahiers d'études littéraires et culturelles, n° 10, Sherbrooke, Département d'études françaises, Université de Sherbrooke, p. 189-204.

HÉBERT, Pierre avec la collaboration de Réjean CHALOUX. *Histoire de l'Union théâtrale (1946-1988)*, Cahiers des études littéraires et culturelles, n° 13, Sherbrooke, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke, 1991, 209 p.

Magie du spectacle. 1860-1960 (La), Sherbrooke, Catalogue du Centre d'exposition Léon-Marcotte, 1987, n. p.

MALOUIN, Serge. « Chronologie des représentations théâtrales à Sherbrooke », dans Sirois, Antoine et Agnès Bastin, dir., *L'essor culturel de Sherbrooke et de la région depuis 1950*, Cahiers d'études littéraires et culturelles, n° 10, Sherbrooke, Département d'études françaises, Université de Sherbrooke, p. 257-268.

MALOUIN, Serge. « Liste des auteurs dramatiques estriens », dans Sirois, Antoine et Agnès Bastin dir., *L'essor culturel de Sherbrooke et de la région depuis 1950*, Cahiers d'études littéraires et culturelles, n° 10, Sherbrooke, Département d'études françaises, Université de Sherbrooke, p. 269.

MALOUIN, Serge. « Le théâtre en Estrie », dans Dubois, Jean-Marie, dir., *Les Cantons de l'Est*, Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1989, p. 247-251.

MALOUIN, Serge. *Histoire du théâtre à Sherbrooke, 1940-1968. De la fragilité à la permanence*, Sherbrooke, Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, Les Productions GGC, 1994, 184 p.

RITTENHOUSE, Jonathan. « Festival Lennoxville », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 10, printemps 1997, p. 89-135.

SIROIS, Antoine. « Le dynamisme culturel de Sherbrooke et de sa région, des origines à 1950 », dans Bonenfant, Joseph et al., *À l'ombre de DesRochers. Le mouvement littéraire des Cantons de l'Est, 1925-1950*, *La Tribune*, Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, p. 7-50.





Le cinéma

En décembre 1896, les Sherbrookoïses se pressent aux portes de la Salle des arts, rue Dufferin, pour assister aux toutes premières projections cinématographiques données dans leur ville et cela, par un agent des frères Lumière. Ceux-ci avaient donné leur première représentation publique payante à Paris en décembre 1895.

Grâce à ses excellents liens ferroviaires avec les États-Unis, la ville continue dès lors à recevoir nombre d'autres projectionnistes ambulants. Le public, habitué aux images fixes des lanternes magiques, est impressionné par les images « mouvantes » qui lui font découvrir un monde inconnu.

Peu après Montréal, un premier cinéma, le Palace of Illusions, est aménagé en 1907 dans un édifice au coin des rues Wellington Nord et Frontenac. Le Bijou suit en 1908. La vie de ces deux cinémas est brève, pour cause d'incendie ou de difficultés financières. Cependant, d'autres salles ne tardent pas à paraître : le Théatorium, en 1909, sur la rue Wellington Sud, le Premier, en 1910, sur la rue King Ouest, près de la voie ferrée, et le Passe-Temps, en 1913, sur la rue King Ouest aussi mais dans la haute-ville. Ces salles sont construites en fonction du cinéma par des promoteurs locaux : Joseph-Wilfrid Grégoire, G.-F. Desruisseaux et John Houle, qui ne les gèreront pas nécessairement eux-mêmes.

D'autres salles, prévues pour des spectacles différents, finissent par intégrer, dans leur programmation, la projection de films : le Clement Theatre, en 1903, sur la rue Wellington Nord, et le Monument national, en 1907, sur la rue de l'Académie.

Plusieurs des cinémas des premiers temps changent de nom. Le Théatorium devient le Casino en 1911, le Passe-Temps, le Princess en 1916, le Victoria en 1924 et le Cinéma de Paris en 1934 et, après sa démolition et sa reconstruction, le Cinéma de Paris nouveau. Quant au Premier, il attend 1976 pour devenir le Festival puis le Capri et la Maison du Cinéma en 1985.

Avant l'invention du film parlant à la fin des années 20, le cinéma traverse différentes étapes. La durée d'un film passe d'une minute à environ six ou sept minutes, puis à quinze minutes, le temps d'une bobine dont le nombre (de bobines) s'accroîtra. Un piano ou souvent un petit orchestre à Sherbrooke ou encore des commentaires accompagnent une projection. Des administrateurs s'approprient graduellement l'activité. Rodolphe Vallée gère quatre salles à la fois durant les années 20.

Avec l'avènement du film parlant apparaît, en 1929, le Théâtre Granada, de la compagnie United Amusements qui reflète un nouveau style de construction, le « style atmosphérique ». Grâce aux décorations murales sous un plafond à l'image du ciel, les spectateurs ont l'illusion d'être dans un milieu exotique. Le Granada est l'un des rares théâtres de ce genre à survivre au pays et il a été désigné comme lieu historique national par la Commission des lieux et monuments historiques du Canada.

Dans l'après-guerre surgissent d'autres salles : le Rex, en 1947, une initiative de Guy Bachand et de ses associés, le premier cinéma de quartier, qui deviendra le cinéma Belvédère par la suite, le Cinéma de Paris nouveau, en 1948, propriété de France Film, et le Capitol, construit par une compagnie locale dont Émile Elias est le président.

Les productions américaines dominent le marché depuis la Première Guerre mondiale et ne sont régulièrement doublées en français que depuis le début des années 1950. Le film français d'origine figure dans les cinémas depuis les années 1930 et il devient la priorité du Cinéma de Paris en 1934 et jusqu'aux années 1970. Les primeurs de toutes les provenances sont cependant projetées localement.

L'ensemble des salles doit affronter les crises suscitées par l'apparition de la télévision dans les années 1950, du magnétoscope et des clubs vidéo dans les années 1980. Pour les contrer, on recourt aux larges écrans, à la couleur, au perfectionnement du son et, pour certains, au film porno.



La mode des multisalles est amorcée à Sherbrooke en 1973, alors que le Granada quitte le centre-ville et déménage dans les trois salles du Carrefour de l'Estrie. Une seconde salle s'ajoute au Premier-Festival-Capri, en 1985, avec l'apparition de la Maison du Cinéma qui, avec les années, se déploie en dix salles. Enfin, en 1997, le Cinéma 9, propriété de Cinéplex Odéon, s'installe avec ses neuf salles à Rock Forest, aux limites de Sherbrooke. Ces deux cinémas, la Maison du Cinéma et le Cinéma 9, qui comptent ensemble 800 000 entrées par année, projettent en majorité des films américains doublés, sauf pour la Maison du Cinéma qui assure, de façon constante, 30 % de films québécois et étrangers. Tous deux suivent l'évolution des cinémas au point de vue de la configuration, de la technologie et du confort.

Parallèlement aux salles commerciales, des groupes et des institutions d'enseignement s'adonnent à la projection de films de choix. Depuis les années 1950, grâce aux ciné-clubs, au concours apporté par l'Office national du film, à l'enseignement donné, aux projections de Kinéart et à l'organisation de festivals tel l'International du cinéma annuel, les cinéphiles développent leur goût du cinéma et affinent leur esprit critique. Ces dernières années, des tournages sont réalisés dans la région avec l'aide du Bureau de Film et de Télévision de l'Estrie.

Il n'y a pas, à Sherbrooke, de maison de production de films 16 et 35 mm, mais Télé-Québec réalise en Estrie, sur support vidéo, des reportages et des segments d'émission pour alimenter l'antenne nationale de la télévision d'État. Elle est aussi un soutien pour la production privée. Celle-ci compte localement plusieurs maisons de production télévisuelle. Certaines émissions ont été distribuées dans des dizaines de pays et ont remporté de nombreux prix.

Depuis quelques années, les producteurs de films visent une clientèle de plus en plus jeune. Ils y réussissent. Malheureusement, face au cinéma américain qui occupe les écrans à 85 %, seules quelques institutions se préoccupent de former l'esprit critique de la nouvelle génération et lui permettent de considérer le septième art non seulement comme un divertissement mais aussi comme un instrument de culture.

Bibliographie

LEVER, Yves. *Histoire générale du cinéma au Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 1995, 636 p.

RITTENHOUSE, Jonathan. « Sherbrooke's Granada Theatre », *Bulletin, Historic Theatres Trust/Société des salles historiques*, Spring-Summer 1995, p. 10-11.

SIROIS, Antoine. « Un tourneur des Cantons-de-l'Est : Guy Bachand », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 16, printemps 2000, p. 55-60.

SIROIS, Antoine et Serge MALOUIN. *Sherbrooke, ville de cinéma-s, 1896-2002*, Les Éditions GGC, 2002, 176 p.

VÉRONNEAU, Pierre. « Cinéma ambulancier et implantation urbaine : l'activité de William Shaw dans le contexte des Cantons de l'Est », *Cinémas*, vol. 6, n° 1, automne 1995, p. 47-80.



La danse

La danse fait son entrée sur la scène sherbrookoise plus tardivement que les autres arts. On relève des cours donnés par Cynthia LeBaron Adams, dans les années 1920 et 1930, et des spectacles présentés par ses élèves à la Salle des arts et à l'hôtel de ville. L'enseignement porte sur la valse, le fox-trot, le tap dance et le tango. Rappelons que le théâtre His Majesty's avait accueilli, en 1922, la grande Pavlova, ancienne partenaire du grand Nijinski, et sa troupe de ballet russe. Au cours du « pageant » de 1937, plus de 150 jeunes filles exécutent des chorégraphies sur scène.

C'est toutefois à partir de 1948 que la danse acquiert une permanence grâce à Alphonse Saumier, alors journaliste à *La Tribune*. Sensibilisé à cet art par des cours suivis à l'École Morenoff de Montréal, il invite la ballerine Lygie Riddez, professeure de ballet classique dans la métropole, à donner des leçons dans des locaux aménagés au sous-sol du Parthénon, rue Marquette. Des filles, petites et grandes, s'inscrivent d'abord à l'École de ballet de Sherbrooke. Celle-ci figure comme troupe semi-professionnelle et donne sa première représentation à l'école Mitchell. Le fondateur lègue à très peu de frais son institution à Laurette Comtois qui recourra par la suite à d'autres enseignants. Elle cède à son tour la propriété à un danseur professionnel, Pierre Lapointe, en 1957.

Pierre Lapointe ouvre d'autres volets artistiques comme le théâtre, sous le nom de Centre dramatique en 1958, ou encore la musique et les arts visuels et véhicule ses divers cours dans les villes de la région dont Bromptonville. L'institution devient alors le Centre culturel et artistique. La troupe de ballet donne des spectacles localement et à l'extérieur de Sherbrooke; pendant plusieurs années, des récitals-concerts de l'organisme sont présentés annuellement à l'écran des postes de télévision locaux; les danses folkloriques et le ballet jazz se sont ajoutés au ballet classique. En 1985, l'institution prend le nom de Centre culturel et artistique Pierre Lapointe.

Les années 1980 voient surgir de nouvelles compagnies de danse qui s'occupent à la fois de création, de production et de diffusion. Elles sont sous la direction artistique de femmes d'initiative qui agissent aussi comme chorégraphes. La Compagnie de danse Sursaut, née en 1985, s'adresse à tout public, mais s'intéresse en particulier à la jeunesse et à la famille. Elle entreprend, grâce aux subventions reçues, des tournées dans l'ensemble du Canada. La Compagnie de danse Axile, fondée en 1988, s'adonne aussi à la danse contemporaine et offre des spectacles à Sherbrooke et en région. Dans ses productions, elle entretient particulièrement des préoccupations sociales. Corps et Graff est une compagnie relativement jeune; elle est aussi orientée en danse contemporaine. Elle se produit localement, mais elle est ouverte aux tournées. Sankofa, qui se spécialise en danse et percussions africaines, joue à la fois un rôle d'enseignement et de production. Il n'est pas facile pour ces troupes qui pratiquent un art encore en développement de maintenir un corps de danse en permanence. Elles doivent souvent, en vue de productions, recruter par des auditions selon leurs besoins.

Plusieurs écoles de danse s'intéressent aussi à la formation qui couvre des genres divers : ballet classique, danse contemporaine, ballet jazz, claquette, baladi, crip-crop, funky. Elles se prêtent souvent à des prestations annuelles. Certaines maisons d'enseignement primaire, secondaire et collégial intègrent la danse dans leurs cours. À l'Université de Sherbrooke, un enseignement de danse contemporaine et de ballet jazz figure au baccalauréat en enseignement, en éducation physique et à la santé.

Pour développer un intérêt plus généralisé envers la danse, compagnies et écoles se regroupent depuis quatre ans, avec la collaboration du Conseil de la culture de l'Estrie, pour présenter au grand public « Tempête d'automne, danse au pluriel ». Une initiative enrichissante s'est tenue depuis 1976, durant cinq ans, à Bishop's, sous le nom de « Québec Été Danse ». Pendant trois semaines, jeunes danseurs et animateurs bien entraînés, au nombre de 250, pouvaient se perfectionner en danses classique et contemporaine et en ballet jazz au contact de danseurs professionnels.



24

Les salles Maurice-O'Bready et du Théâtre Centennial stimulent l'intérêt en accueillant dans leur programmation annuelle cinq ou six troupes renommées de l'extérieur.



24

Les compagnies de Sherbrooke attendent avec leurs partenaires des arts de la scène un nouveau centre de production des arts de la scène ainsi que la construction d'une salle intermédiaire, lieux importants pour la production, la répétition et la diffusion des spectacles.

Bibliographie

25^e anniversaire du Centre culturel et artistique de Sherbrooke, s.l., Académie de ballet de Sherbrooke, s.d., n.p.

25



26



27



28



29



L' e patrimoine

L'histoire

Les Cantons-de-l'Est jouissent de richesses naturelles et patrimoniales marquées par leurs origines pluriethniques. Une quinzaine d'organismes de la région contribuent à entretenir la mémoire du passé.

Les archives

Les archives prennent de multiples formes : textes, photographies, cartes géographiques anciennes, cassettes, vidéos, etc. Pour être facilement accessibles, elles doivent être recueillies, traitées et conservées dans de strictes conditions.

Par sa nature intimement liée à la diffusion de l'histoire de la Ville de Sherbrooke, capitale des Cantons-de-l'Est, le Service d'archives de la Société d'histoire de Sherbrooke vient en tête des centres d'archives. Largement fréquenté, il contient 70 mètres linéaires de documents, 60 000 photos anciennes, les journaux et périodiques parus à Sherbrooke aux 19^e et 20^e siècles, plusieurs films en format 16 mm et des bandes sonores. Une bibliothèque spécialisée en histoire de Sherbrooke et des Cantons-de-l'Est complète cette richesse archivistique.

Importantes aussi sont les Archives nationales du Québec – Centre d'archives de l'Estrie qui conservent des fonds sur des personnalités locales, comme le grand musicien et chef d'orchestre Sylvio Lacharité et le poète Alfred DesRochers. À son Centre de recherche des Cantons de l'Est, l'Université Bishop's détient de précieux documents relatifs, entre autres, à l'histoire de la communauté anglophone de la région. À Lennoxville encore, le Musée et Centre culturel et du patrimoine Uplands offre une documentation surtout reliée à la région de Lennoxville et d'Ascot.

La plupart des institutions à caractères éducatif, religieux ou social conservent aussi chez elles leurs propres archives, comme le Séminaire de Sherbrooke, le Collège Mont

Notre-Dame, l'Université de Sherbrooke et les Fusiliers de Sherbrooke pour ne nommer que les plus importantes. Ces institutions accueillent parfois, pour les rendre accessibles, les archives d'autres organismes et les conservent dans de meilleures conditions.

La généalogie

Les nombreux amateurs de généalogie ont à leur disposition une riche documentation accumulée depuis des années par la Société de généalogie des Cantons-de-l'Est, située dans le même édifice que le Centre d'interprétation de l'histoire, rue Dufferin. On y trouve de nombreuses études concernant les familles du Québec et du Canada et même de certains États américains ou de l'Europe dont est originaire la population de Sherbrooke et de la région.

Notons que les organismes détenteurs d'archives publiques ou privées sont associés dans une table de concertation pour coordonner leurs acquisitions et leurs activités. Notons également que les deux centres d'archives de la Société d'histoire de Sherbrooke et du Centre de recherche des Cantons de l'Est de Bishop's sont agréés par le ministère de la Culture et des Communications du Québec, ce qui témoigne de leur importance et du professionnalisme de leurs services.

L'archéologie

Les fouilles archéologiques constituent une autre source de documentation historique. Elles se font de façon modeste, au confluent des rivières Saint-François et Massawippi, et elles révèlent spécifiquement la culture amérindienne qui a été présente dans la région.

L'historiographie

La fondation de l'Université de Sherbrooke, en 1954, vient vivifier, il va sans dire, la vie culturelle à Sherbrooke. Comme toutes les disciplines, l'histoire y trouve son compte, surtout après la création du Département d'histoire en 1964. À la suite de l'initiative de certains professeurs, Sherbrookoïses de naissance ou d'adoption, l'histoire locale ou régionale prend place dans l'enseignement et la recherche comme composante de l'histoire québécoise.

M^{re} O'Bready est le premier à offrir un cours dans cette matière. Après sa mort prématurée, le Département d'histoire assume, à l'instigation de deux de ses professeurs, aussi membres de la Société d'histoire de Sherbrooke, la publication d'un de ses manuscrits légués à l'organisme. *De Ktiné à Sherbrooke* vient rejoindre des études plus centrées sur l'ensemble





des Cantons-de-l'Est que sur Sherbrooke. Outre M^{gr} O'Bready lui-même, les auteurs en sont Albert Gravel, Louis-Philippe Demers et Jean Mercier pour ne nommer que les principaux. C'est donc avec *De Ktiné à Sherbrooke* que commence la véritable historiographie de Sherbrooke, élément essentiel de la culture générale. Elle est l'œuvre à la fois du Département d'histoire et de la Société d'histoire de Sherbrooke où l'influence des professeurs d'histoire et de leurs anciens étudiants grandit avec les années au point de devenir capitale. Notons que le Département de géographie s'associe aussi à la Société d'histoire de Sherbrooke quoique de plus loin.

Aux études de maîtrise en histoire, beaucoup d'étudiants choisissent d'orienter leurs recherches sur l'histoire régionale. Plusieurs de leurs thèses sont publiées dans une collection, Histoire des Cantons de l'Est, fondée à cette fin en 1979, par le professeur Andrée Désilets. Son collègue, Guy Laperrière, y ajoute une œuvre majeure en 1986, la *Bibliographie d'histoire des Cantons de l'Est*. Certains professeurs travaillent aussi à des études sur Sherbrooke en marge de recherches dans d'autres champs de l'histoire. Sans aucun doute, c'est Jean-Pierre Kesteman qui en est la figure dominante avec son *Guide historique* et, plus récemment, sa magistrale *Histoire de Sherbrooke* en quatre tomes.

Stimulée par le dynamisme du Département d'histoire, la Société d'histoire de Sherbrooke prend son élan. Des études bien documentées, réalisées par Louise Brunelle-Lavoie, servent à l'orientation de l'organisme et à la planification de ses activités. Ces études restent disponibles au Service d'archives de la Société d'histoire de Sherbrooke. Des monographies paraissent aussi sur différents sujets tels que la musique, les anciennes familles, les maires de la Ville, les origines à 1982, les députés à Québec et à Ottawa, etc. Plus humbles de facture, des brochures accompagnent certaines expositions tenues à la Société d'histoire de Sherbrooke ou soulignent l'intérêt historique de tel ou tel bâtiment historique, comme l'actuel hôtel de ville.

Déjà souligné par la Société d'histoire de Sherbrooke dans une exposition permanente sur l'histoire de Sherbrooke et dans un catalogue l'accompagnant, *Sherbrooke 1802-2002*, signé par Andrée Désilets, le bicentenaire suscite une floraison d'études historiques plus succinctes. Ces études représentent cependant une invitation à aller plus loin dans la découverte de la ville et à en faire la diffusion.

Dans les différents arrondissements de Sherbrooke, il existe aussi quelques études historiques. Elles touchent surtout la toponymie et l'architecture. C'est le cas de Lennoxville. Toutefois, le Centre de recherche des Cantons de l'Est publie une revue

pluridisciplinaire très intéressante où l'histoire est souvent à l'honneur. Pour sa part, une histoire d'Ascot est disponible depuis 1969. À Bromptonville, Bertrand Nadeau fait paraître l'histoire de la municipalité en 1986, alors que Rock Forest s'est déjà dotée de la sienne pour son 50^e anniversaire, en 1971. Plus récemment, en 1992, l'histoire de Deauville, autrefois le Petit-Lac-Magog, se révèle dans *Deauville, un choix tout naturel*.

Diverses causes expliquent cette généreuse historiographie qui fait l'honneur de l'ancien et du nouveau Sherbrooke. Mais la plus déterminante est, certes, le dynamisme du Département d'histoire de l'Université de Sherbrooke qui crée des liens avec les organismes voués à l'histoire, après en avoir lui-même formé le personnel.

Les musées

Le Musée de la nature et des sciences

Dès la fin du 19^e siècle, en 1892, la Sherbrooke Library établit dans ses locaux un premier musée à deux volets : l'histoire naturelle et les arts. L'initiative n'a pas de suite en ce qui concerne l'histoire naturelle. C'est en 1898 que la population est invitée à la première exposition muséale à Sherbrooke, pouvant ainsi prendre connaissance de la collection d'oiseaux, d'insectes, de minéraux et de coquillages que le Séminaire de Sherbrooke, à l'initiative des abbés Pierre-Achille Bégin et Charles-Joseph Roy, accumule depuis des années. Cette collection devient la base du Centre Léon-Marcotte en 1976 et l'apanage du Musée de la nature et des sciences en 2002. Ce dernier contribue au développement de la connaissance scientifique, partie intégrante de la culture contemporaine. Sa présence à Sherbrooke est d'autant plus pertinente que se développe aujourd'hui un nouvel intérêt pour le patrimoine paysager et que Sherbrooke, avec son territoire accidenté et ses deux cours d'eau, en est porteuse. Le Comité d'hygiène et d'aménagement des rivières Magog et Saint-François (CHARMES) fait valoir les attraits des rivières Magog et Saint-François et, avec la Corporation Action Saint-François, veille à la qualité de l'eau et à la protection des berges. Le récent projet Cité des Rivières rehausse aussi l'importance historique de ces deux rivières qui sont à l'origine de Sherbrooke. Mentionnons aussi que le Conseil du loisir scientifique de l'Estrie œuvre à promouvoir et à développer des activités de loisir et de culture scientifiques auprès des jeunes de 4 à 20 ans et du grand public. Pour ce faire, il met en place divers programmes comme « les Innovateurs à l'école et à la bibliothèque » et « l'Opération relève », entre autres, et l'Expo-sciences Bell.





Le Centre d'interprétation de l'histoire de Sherbrooke

Avec la fondation de la Société d'histoire des Cantons de l'Est, en 1927, pour la protection et la diffusion des archives et du patrimoine de Sherbrooke et de la région, l'établissement d'un musée à cette fin devient pour ses membres une constante préoccupation et un objectif à atteindre. Après avoir connu bien des péripéties, la Société d'histoire des Cantons de l'Est, renommée la Société d'histoire de Sherbrooke en 1989, en assume la réalisation mais selon une formule nouvelle : c'est le Centre d'interprétation de l'histoire de Sherbrooke, qui voit le jour en 1992. Il convient de reconnaître le rôle primordial joué par le Département d'histoire de l'Université de Sherbrooke dans l'évolution remarquable de la Société d'histoire de Sherbrooke.

Le Musée des beaux-arts de Sherbrooke

Le Musée des beaux-arts vient compléter le réseau muséal dans le Vieux-Sherbrooke. Après avoir été situé rue Wellington puis dans l'ancien bureau d'enregistrement à proximité de l'hôtel de ville, il ouvre ses portes à la population dans l'édifice patrimonial de la banque CIBC, rue Dufferin. Il consacre sa première exposition aux œuvres de Frederick Coburn, un peintre de la région de Melbourne et s'engage discrètement dans la voie qui mène à la reconnaissance nationale.

Autres institutions à caractère muséal

En plus de ces trois principales institutions muséales, d'autres initiatives sont prises dans ce qui est le grand Sherbrooke d'aujourd'hui. Ainsi, le Musée et Centre culturel et du patrimoine Uplands, qui dispose d'une documentation surtout reliée à la région de Lennoxville et d'Ascot, tient des expositions dans ses locaux de la maison Speid, elle-même de valeur patrimoniale.

Dans l'arrondissement n° 1 (de Brompton), existe la Maison des arts et de la culture de Brompton, gérée par un agent culturel depuis son ouverture en 2001; le comité du patrimoine, fondé en 1985, s'occupe activement de la toponymie, de l'architecture et de l'histoire du territoire qui constituait l'ancienne ville de Bromptonville.

Dans les autres arrondissements de Sherbrooke, des projets sont à l'étude pour la réorientation d'anciens organismes à vocation multiple et le démarrage de nouvelles composantes dans des créneaux mieux définis. C'est le cas de l'arrondissement n° 5 (des Vallons-du-Lac), qui réunit Rock Forest, Saint-Élie-d'Orford et Deauville.

Le bâti

Les bâtiments patrimoniaux

L'adoption, en 1979, de la Loi provinciale sur l'aménagement et l'urbanisme incite les communautés locales à prendre en main la protection de leur patrimoine architectural, à l'identifier et à émettre des règlements en matière de rénovation, de construction et de démolition. La Ville de Sherbrooke confie au Fonds du patrimoine estrien l'inventaire et l'analyse de son patrimoine architectural. L'inventaire porte sur les bâtiments résidentiels, commerciaux, industriels et institutionnels et il cerne les aires et les ensembles patrimoniaux. C'est là où l'on prend conscience qu'à Sherbrooke, comme dans l'ensemble des Cantons-de-l'Est, le patrimoine revêt un caractère original, voire typique, à cause des influences culturelles multiples auxquelles il a été soumis. Sur les 1 900 édifices construits avant 1940, retenus selon des critères historiques et stylistiques, la moitié fournit un intérêt suffisant et le tiers présente des caractères particulièrement remarquables. Un quartier comme le Vieux-Nord dénombre, à lui seul, dans ses résidences, pas moins de six types et treize sous-types architecturaux. Selon l'historien de l'art Richard Milot, l'architecture sherbrookoise du 19^e siècle passe « de la pureté du néoclassicisme virginien à la complexité stylistique de l'influence anglo-américaine sous le long règne de Victoria ». Au 20^e siècle, les architectes francophones prennent la relève des architectes de l'extérieur qui obtenaient exclusivement les contrats pour toutes les institutions gouvernementales et publiques et même privées. Les Audet, Charbonneau, Grégoire et Verret, qui apparaissent avec le 20^e siècle, enrichissent le patrimoine bâti d'œuvres majeures tels la cathédrale et le Grand Séminaire des Saints-Apôtres.



33

La maison sherbrookoise

La maison sherbrookoise est typique, souvent cubique et isolée, au contraire des maisons en rangée de Montréal. Quant à la ville, elle se distingue par de belles rues-perspectives ou en enfilade, comme Dufferin, et par des espaces carrés ou rectangulaires comme le carré Strathcona.

Les édifices institutionnels

Les vieux édifices institutionnels du 19^e siècle se démarquent et connaissent souvent d'intelligentes rénovations. Signalons l'actuel Musée des beaux-arts de Sherbrooke, le Centre d'interprétation de l'histoire de Sherbrooke et l'hôtel de ville, tous trois de style Second Empire, et l'église Plymouth Trinity de style néoclassique. Le Théâtre Granada demeure l'une des rares salles de spectacles de style « atmosphérique » au Canada.



34



D'anciennes usines sont aussi sauvegardées et restaurées avec le respect du style d'origine. Ce sont la Paton et la Kayser.

À l'extérieur et dans les arrondissements

Lennoxville, dont la vocation est plutôt résidentielle et éducative, recèle aussi d'un important patrimoine architectural. L'époque victorienne l'a particulièrement marquée. Sur les bords du chemin Belvidere comme dans les environs des rues Church, Hunting et Speid, on relève des demeures typiques de la seconde moitié du 19^e siècle. Signalons entre autres, la maison Speid, de style georgien, qui, de plus, contient des meubles d'époque ainsi que de la verrerie et de la porcelaine. Elle est maintenant la propriété de la Ville de Sherbrooke. Situé sur la rue Queen, le Musée des Soeurs Missionnaires Notre-Dame-des-Anges conserve les souvenirs acquis par les religieuses au cours de leurs missions en Chine. Soulignons que la Ville de Lennoxville, soucieuse de la protection de son patrimoine, a fait dresser l'inventaire de ses bâtiments puis a adopté un plan d'urbanisme en 1989 et a désigné des zones patrimoniales.

Sur le campus de l'Université Bishop's, dont la construction remonte à 1843, dominant des édifices de style néogothique dans un décor paysager typique. La St. Mark's Chapel est construite entre 1853 et 1857. Après un incendie, elle est rebâtie dans le même style et réouverte en 1899. Elle renferme un mobilier et des sculptures qui en font une œuvre d'art. La chapelle est classée monument historique en 1989 par le ministère de la Culture du Québec.

Bromptonville s'enorgueillit aussi de son patrimoine bâti qui est réparti en trois niveaux. Le premier niveau, autour de l'église néoromane, est constitué d'un noyau de modestes maisons destinées aux ouvriers d'une usine du 19^e siècle. Elles sont de style vernaculaire européen. Le deuxième niveau correspond aux années 1900 d'un autre quartier ouvrier, près de l'usine Kruger, et comprend des résidences de style néoclassique. Le troisième niveau comporte des résidences de style Queen Ann et Boom Town et relève de l'étalement urbain.

Fleurimont se montre aussi attentive à son patrimoine bâti, comme le signale sa politique culturelle émise en 2000. Le quartier de l'Est, qui lui est aujourd'hui associé, voit son espace dominé par la seconde église Saint-Jean-Baptiste ouverte en 1908, avec son architecture néogothique, style partagé avec l'ancienne maison William B. Ives du 19^e siècle, devenue la résidence des Filles de la Charité du Sacré-Cœur. Dans un répertoire plus récent, se distingue la chapelle de l'ancien Grand Séminaire, œuvre de Louis N. Audet, inspirée de Dom Bellot. Elle rappelle une chapelle de Ravenne en Italie.

Rock Forest, maintenant l'arrondissement n° 5 (des Vallons-du-Lac), témoigne aussi, par l'émission d'une politique culturelle, de l'importance de la mise en valeur de son patrimoine bâti, dont les vieilles maisons du vieux Rock Forest.

Les monuments

Un certain nombre de monuments ou d'œuvres publiques enrichissent le patrimoine et captent l'œil : le monument aux morts de George W. Hill, aussi sculpteur de la fontaine à panneaux représentant les quatre saisons, au parc James S. Mitchell; les statues de Frontenac et de Lord Elgin, œuvres de Louis Jobin, qui étaient juchées sur l'imposante façade du Séminaire de Sherbrooke jusqu'à leur restauration et les peintures murales d'Ozias Leduc, dans la chapelle de l'archevêché. Des œuvres plus modernes ornent les parcs Rodolphe-Vallée et du Domaine-Howard, le carré Strathcona, l'entrée de la bibliothèque municipale Éva-Sénécal, le devant du siège social d'Hydro-Sherbrooke de la rue Roy, le devant de l'édifice gouvernemental de la rue Belvédère Nord et le devant de l'édifice d'Hydro-Québec du boulevard Industriel.

Grâce à son histoire bien particulière, la Ville de Sherbrooke a un patrimoine bâti bien distinctif du reste du Québec. Elle a donc tout intérêt à le restaurer ou à le rénover comme héritage de son passé. La présence de sociétés d'histoire, de bureaux et de services d'archives facilement accessibles, de musées et de centres d'interprétation bien soutenus est une raison primordiale pour protéger, étudier, enrichir et mettre en valeur l'héritage reçu d'un passé qui caractérise la nouvelle Ville de Sherbrooke et nourrit le plaisir d'y vivre.



Bibliographie

- ATTO, Kathleen H. « Municipality of Lennoxville », dans Patriquin, Graham, dir., *Lennoxville*, vol. 2, *Lennoxville*, Lennoxville-Ascot Historical and Museum Society, 1981, p. 17-28.
- BOURBEAU, Diane et al., *Saint-Élie-d'Orford 1886-1986*, Sherbrooke, Métrolitho, 1986, 335 p.
- BRAND, Muriel. « La Ville de Lennoxville et ses efforts de préservation », *Patrimoine Estrie*, vol. 4, n° 1, automne 1990, p. 1-4.
- BROCHU, Frédéric. « Documenter les lieux, les événements et les personnes : les archives au service de la recherche », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 20, printemps 2002, p. 45-58.
- BRUNELLE-LAVOIE, Louise. *Histoire de Sherbrooke/The Story of Sherbrooke*, Sherbrooke, La Société d'histoire des Cantons de l'Est, 1988, 52 p.
- BRUNELLE-LAVOIE, Louise. « Le nouvel hôtel de ville de Sherbrooke », *Patrimoine Estrie*, hiver 1990, p. 3.
- COATES, Hazel A. *Story of Ascot. 1803-1948*, n. p., Ascot Women's Institute, 1949, 85 p.
- Conseil de la culture de l'Estrie, *Portrait de la réalité estrienne en patrimoine et muséologie*, Documents, version 2000, 21 p.
- COTÉ, Gérard et Jean-Marie DUBOIS. « Une première canadienne : l'histoire des patrimoines naturel et bâti, sur le trottoir à Sherbrooke », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 20, printemps 2002, p. 89-105.
- DAY, Catherine M. *Pioneers of the Eastern Townships : a work containing official and reliable information respecting the formation of settlements with incidents in their early history : and details of adventures, perils and deliverances*, Montreal, Lovell, 1863, 171 p.
- DAY, Catherine M. *History of Eastern Townships, Province of Quebec, Dominion of Canada, civil and descriptive, in three parts*, Montréal, J. Lovell, 1869, 475 p.
- DEMERS, Louis-Philippe. *Sherbrooke. Découvertes. Légendes. Documents. Nos rues et leurs symboles*, Sherbrooke, Gauvin, 1969, 279 p.
- DÉSILETS, Andrée, dir. *Le Centre d'interprétation de l'Histoire de Sherbrooke*, Sherbrooke, La Société d'histoire de Sherbrooke, 1993, 15 p.
- DÉSILETS, Andrée, dir. *Les noms de rues de Sherbrooke (1825-1980)*, Collection Études et recherches toponymiques, n° 7, Québec, ministère des Communications, 1984, p. 106.
- DÉSILETS, Andrée. *Sherbrooke 1802-2002*. Deux siècles d'histoire, Sherbrooke, La Société d'histoire de Sherbrooke, 1998, 88 p.
- DORION, Henri. « Les noms de lieux des Cantons de l'Est: une toponymie responsable », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 1, automne 1992, p. 77-88.
- DUBOIS, Jean-Marie et Gérard COTÉ. *Les noms de lieux de Sherbrooke : plus de 200 ans d'histoire, Tome 1 : Voies de communication*, Sherbrooke, La Société d'histoire de Sherbrooke, 2002, 325 p.
- DURAND, Gilles. « Les Archives nationales du Québec et la conservation des archives dans les Cantons de l'Est », dans Dubois, Jean-Marie, dir., *Les Cantons de l'Est*, Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1989, p. 291-294.
- GRAVEL, Albert. *Sainte-Praxède de Brompton (Bromptonville) : cinquante ans de vie paroissiale dans les Cantons de l'Est*, Sherbrooke, Progrès de l'Est, 1921, 91 p.
- GRAVEL, Albert. *Vade-Mecum du Sherbrookoïis*, Sherbrooke, *La Tribune*, 1962, 177 p.

HALL, Wayne. « Lennoxville-Ascot Historical and Museum Society, 1975-1981 », dans Patriquin, Graham, dir., *Lennoxville*, vol. 2, *Lennoxville*, Lennoxville-Ascot Historical and Museum Society, 1981, p. 8-10.

HAYES CUNNINGHAM, Hélène. « The Echenberg Collection », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 18, printemps 2001, p. 37-61.

Illustrated Atlas of the Eastern Townships and South Western Quebec, Toronto, H. Belden, 1881, 88 p.

KESTEMAN, Jean-Pierre. *Les débuts du canton d'Ascot et de la ville de Sherbrooke (1792-1818) : étude critique*, Bulletin de recherche n° 1, Sherbrooke, Département d'histoire, Université de Sherbrooke, 1984, 25 p.

KESTEMAN, Jean-Pierre. *Guide historique du Vieux Sherbrooke*, Sherbrooke, La Société d'histoire de Sherbrooke, 2001, 2^e édition, 271 p.

KESTEMAN, Jean-Pierre. « Le regard de l'historien posé sur une ville des Appalaches : le paysage de Sherbrooke », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 20, printemps 2002, p. 19-30.

KESTEMAN, Jean-Pierre. *Histoire de Sherbrooke*, en 4 tomes, Sherbrooke, Les Éditions GGC, 2000-2002, 1414 p.

LABRECQUE, Roger et al. *Ascot-Nord 1937-Fleurimont 1987*, Sherbrooke, Les Éditions Louis Bilodeau & Fils Ltée, 1988, 278 p.

LANE, Geraldine. « Street Names in the Town of Lennoxville », dans Patriquin, Graham, dir., *Lennoxville*, vol. 2, *Lennoxville*, Lennoxville-Ascot Historical and Museum Society, 1981, p. 41-51.

LAPERRIÈRE, Hélène et Michel SHARPE. *Promenades estriennes*, Groupe Culture et Ville Montréal, Les Éditions du Boréal, 2001, 306 p.

Lennoxville, 1871-1996. Un mémorial/ A Commemorative Publication, Lennoxville, Ville de Lennoxville, 1996, 111 p.

MERCIER, Jean. *Autour de Mena'sen*, Coll. Histoire de l'Estrie, 2, Sherbrooke, Apostolat de la presse, 1964, 230 p.

MILOT, Richard. « La maison vernaculaire. Son évolution dans les Cantons-de-l'Est durant la première ère industrielle (1880-1950) », *Continuité*, n° 56, mars-avril-mai 1993, p. 9-13.

MILOT, Richard. « L'évolution de la maison dans les Cantons de l'Est. La maison véhiculaire, 1800-1880 », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 5, automne 1994, p. 53-72.

NADEAU, Bertrand. *L'histoire de Bromptonville*, Windsor, Imprimerie Publidiffusion, 1986, 296 p.

NADEAU-SAUMIER, Monique. « La recherche de la Tradition », (Université Bishop's), *Patrimoine Estrie*, automne 1990, p. 5.

Notes historiques de l'origine à date, Municipalité de Rock Forest, 1971, n.p.

O'BREADY, Maurice. *De Ktiné à Sherbrooke : esquisse historique de Sherbrooke des origines à 1954*, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1973, 197 p.

PAGE, Marie, dir. *Deauville, un choix tout naturel, 1917-1992*, Sherbrooke, Éditions Louis Bilodeau & Fils Ltée, 1992, 87 p.

PEARSON, Jane C. *Story of Ascot, 1803-1948-1969*, n.p., Ascot Women's Institute, 1969, 107 p.

PELLETIER, Sylvie. « La constitution de collections et l'enseignement classique au Québec : le cas du musée du Séminaire de Sherbrooke », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 4, printemps 1994, p. 31-46.

« Plan d'urbanisme. Organiser l'avenir de Sherbrooke », *Édition spéciale du Bulletin municipal*, Ville de Sherbrooke, 1990.

Plan d'urbanisme, Ville de Sherbrooke : dossier patrimoine, Sherbrooke, Ville de Sherbrooke, 1990. 43 p.

POTHIER, Louise, dir. *Les maires de Sherbrooke, 1852-1982*, Sherbrooke, Société d'histoire des Cantons de l'Est, 1983, 334 p.

RICHARDS, Gary et al. *Lennoxville*, Lennoxville, Ville de Lennoxville, 1996, 59 p.

SIROIS, Antoine, « Pourquoi ce chef-d'œuvre d'Ozias Leduc à Sherbrooke? », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 8 printemps 1996, p. 75-84.

Société d'histoire de Sherbrooke (La). « Zoom sur Sherbrooke », feuillet d'accompagnement de l'exposition permanente de Sherbrooke, 1991, 4 p.

Un patrimoine industriel régional : Sherbrooke et les Cantons de l'Est, s.l., Actes du 7^e congrès de l'Association québécoise pour le patrimoine industriel, 1995, 80 p.

VILLE DE SHERBROOKE (LA). « Consultation, Plan d'urbanisme » *Bulletin municipal spécial*, 4 mai 1990.

VILLE DE SHERBROOKE (LA). *Plan d'urbanisme, Ville de Sherbrooke*, 1990, 43 p.

WAGG, Susan. « The Eastern Townships Bank. An Architectural History », *Journal of Eastern Townships Studies/Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 10, printemps 1997, p. 55-70.

50^e anniversaire de la Municipalité de Rock Forest, 1921-1971, s.l., s.d., 45 p.



Annexe

Survivance historique des interventions municipales¹

Les interventions actives, constantes et structurées des villes dans le développement culturel est un phénomène relativement récent. Elles remontent surtout aux années 1960 pour ensuite croître et se généraliser dans les années 1980 et 1990.

Au 19^e siècle et dans la première partie du 20^e siècle, la Ville de Sherbrooke intervient de façon ponctuelle. Elle prête, par exemple, sa salle du conseil en 1859 pour des spectacles de musique, de théâtre et de variétés. Elle allouera des locaux de son nouvel hôtel de ville aux mêmes fins en 1923 et par la suite. Elle subventionne les fanfares et érige déjà, au 19^e siècle, des kiosques dans les parcs, ce qu'elle poursuivra au cours des années 1930, pour leur permettre de donner des concerts publics. La Sherbrooke Library and Art Association reçoit, dans les années 1880, une aide annuelle.

La Ville avait fait preuve de vision en 1901 quand elle avait accordé un congé de taxes foncières pour une période de dix ans au promoteur du Théâtre Clement qui construisit, sur la rue Wellington Nord, une imposante salle de 1042 sièges. Celle-ci sert de centre culturel jusque dans les années 1930 (sous le nom de His Majesty's depuis 1911). En 1937, elle érige elle-même une immense scène sur les terrains de l'exposition qui se prête au « pageant » historique de son centenaire (la date de fondation de Sherbrooke a depuis été révisée) et à des grands jeux dans les années suivantes.

La Ville commence à investir, en 1943, dans des édifices qui abritent des organismes culturels, soit d'abord dans l'ancienne Central School, sur la rue King Ouest, qui abrite, entre autres, la Bibliothèque nationale qui se retrouvait depuis 1906 dans des locaux épars. Elle la municipalise en 1956 et

1. Extrait du document *Politique culturelle de la Ville de Sherbrooke*, mai 2003.

l'installe dans l'ancien édifice de la Poste qu'elle a récupéré et qu'elle rénovera à grands frais en 1978. La Sherbrooke Library y sera intégrée en 1973. À l'étage supérieur de cet édifice, elle aménage, en 1961, le Théâtre de poche après avoir ouvert le Théâtre Arlequin au pavillon du parc Jacques-Cartier en 1959. L'achat du domaine Howard, en 1961, permet d'offrir, grâce à Sherbrooke Art, des expositions de peinture qui s'étendent de 1963 à 1973 et rend possible l'installation, dans ses locaux, de la Société d'histoire des Cantons-de-l'Est, en 1976, et celle d'autres organismes par la suite.

L'ouverture de la Grande salle et de la Petite salle de l'Université de Sherbrooke, en 1964, et la création du Centre culturel, en 1969, marquent une étape importante de la promotion des arts de la scène, des arts visuels, des métiers d'art et du cinéma d'auteur. La Ville contribue à l'amélioration de l'équipement du Centre culturel, ce qu'elle répétera en 1985 et en 1998. En collaboration avec le Centre culturel de l'Université de Sherbrooke, elle s'engage, en 1971, dans les Ateliers d'animation culturelle qui instaurent un apprentissage généralisé, ouvert à tous, des arts visuels et des métiers d'art, mouvement qui soulève un grand enthousiasme. L'Orchestre symphonique de Sherbrooke, que la Ville subventionnait depuis 1947, déménage au Centre culturel. La Ville alloue maintenant une aide au fonctionnement de l'Orchestre symphonique de Sherbrooke.



36

À la suite des interventions municipales qui se multiplient au gré des besoins, la nécessité se fait sentir d'une coordination et d'une planification ordonnées. Une convergence d'ordre culturel apparaît : la Ville avait créé, en 1980, les Services récréatifs et communautaires; le Conseil de la culture de l'Estrie avait été mis sur pied l'année précédente; au début des années 1980, la Direction régionale du ministère des Affaires culturelles s'installait à Sherbrooke. Les temps sont propices pour la tenue des états généraux de la culture, pour la proclamation, en 1982, et l'entrée en vigueur, en 1983, de la première politique culturelle de la Ville, l'une des toutes premières établies par une ville au Canada. Le comité culturel est créé, formé de représentants des divers secteurs d'activités culturelles, pour soutenir le conseil municipal.



24

Dans les années suivantes, l'administration municipale intègre progressivement les Ateliers d'animation culturelle. D'abord situés au Centre de loisirs Sainte-Jeanne-d'Arc, ils sont installés finalement, en 1974, dans l'ancienne école Racine acquise par la Ville. Celle-ci met en place son programme d'aide à la diffusion de spectacles dans les salles. En 1983, elle a fait d'importantes rénovations au théâtre du parc Jacques-Cartier qui servait à plusieurs troupes. En 1987, elle le rend multifonctionnel, avec priorité au théâtre.



Pour encourager ses artistes, elle prend l'initiative, en 1988, avec le concours d'un partenaire, de la tenue de concerts d'été à la Place de la cité et crée, en 1989, des prix d'excellence pour individus, organismes et mécènes, ainsi que le Grand Prix littéraire de la Ville de Sherbrooke. Celui-ci est toujours remis régulièrement. La même année, la Ville devient membre de l'organisme national les Arts et la Ville qu'elle accueillera pour la tenue de son colloque annuel, en 1992 et en 2002, et elle confère au Fonds du patrimoine estrien le mandat d'inventorier le patrimoine architectural sherbrookoise et de proposer une réglementation pour le protéger.

Les années 1990 et les suivantes s'avèrent encore fécondes, sous divers aspects, pour le développement culturel. C'est d'abord l'amorce d'une révision de la politique culturelle, à la suite de la convocation des états généraux, et la mise en place de la Société de développement économique de la région sherbrookoise (SDÉRS), dont la Société de développement culturel (SDÉRS-culture). Le rôle de celle-ci est de soutenir des projets d'envergure susceptibles de contribuer au développement culturel. C'est ensuite l'érection, avec la collaboration du ministère des Affaires culturelles, de la bibliothèque municipale Éva-Senécal dotée de tous les services appropriés et la constitution d'une collection d'œuvres d'art d'artistes professionnels pour l'embellissement et l'ornementation des édifices municipaux.

En 1991, la Ville révisé sa politique culturelle et adopte un plan d'implantation et d'intégration architecturales afin de protéger les aires patrimoniales désignées. Elle aménage, en 1992, le Centre d'interprétation de l'histoire de Sherbrooke dans l'édifice patrimonial occupé jusque-là par la bibliothèque municipale et y installe la Société d'histoire de Sherbrooke et la Société de généalogie des Cantons-de-l'Est. En 1994, elle contribue à la restauration et à l'aménagement d'un autre édifice historique de la rue Dufferin, le Musée des beaux-arts de Sherbrooke. Ces organismes sont subventionnés par la Ville.

Les villes qui, autrefois, subventionnaient plus facilement les organismes sportifs ont réalisé qu'il fallait le faire aussi pour les activités et les organismes culturels. Cette attitude reflète une prise de conscience de leur responsabilité dans le domaine des arts mais correspond aussi à une situation de fait. Statistique Canada révèle que, pour l'année 1992, à l'échelle nationale, 42 % des gens ont assisté au moins à un concert, à une pièce de théâtre ou à un spectacle de danse.

Sherbrooke a recouru à divers systèmes de gestion des activités et des organismes culturels. Ainsi, en 1994, elle signe une convention avec le Centre culturel de l'Université de Sherbrooke qui agira à titre de délégué gestionnaire et de soutien au milieu culturel en art d'interprétation, mandat qui durera jusqu'en 1999. En 1996, après la disparition de la SDÉRS-culture, elle confie à la Société d'initiative et de gestion culturelles (SIGEC) la responsabilité de développer l'entrepreneuriat culturel, d'harmoniser les services, de regrouper tous les partenaires administratifs et culturels en cause au service de la population de la région.

Les Services récréatifs et communautaires reprennent la Section culturelle en main en 2000. Ils gèrent les programmes d'aide que la Ville destine aux organismes culturels sherbrookoïses reconnus et soutiennent le développement du secteur. Un chef de division est nommé en 2001 pour la culture et la bibliothèque. Sherbrooke, soucieuse en particulier des œuvres d'art publiques, forme également, en 2000, la Commission des arts visuels et le comité d'acquisition d'œuvres d'art. En 2001, elle procède à l'inauguration d'un laboratoire photo et d'un atelier de couture (utile pour les organismes en arts de la scène), situés dans l'édifice du Regroupement des artistes des Cantons de l'Est, ainsi que d'une résidence d'artistes en collaboration avec le Séminaire de Sherbrooke. Devenue indépendante de l'appareil municipal, la SIGEC poursuit tout de même son rôle d'accompagnement des organismes culturels, spécialement ceux en difficultés financières et instaure, entre autres, le Bureau de film et de télévision de l'Estrie pour attirer des producteurs dans la région.

Les équipements culturels doivent être périodiquement rafraîchis et, pour ce faire, on recourt à la Ville. En 1996, c'est le Petit Théâtre de Sherbrooke; en 1997, la salle Maurice-O'Bready du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke. La même année, c'est le Théâtre Granada qu'il faut récupérer et rénover, ce que l'administration municipale réussit, grâce aussi à la contribution importante de la Fondation J.A.-Louis Lagassé. En l'an 2000, Sherbrooke, avec l'aide de diverses instances privées et publiques, parvient à faire recycler un élément important de son patrimoine industriel, l'usine Kayser. Celle-ci abrite désormais le Musée des sciences et de la nature et les Résidences Soleil Manoir du Musée. La Ville se montre prête à contribuer à la réalisation d'un centre de production des arts de la scène en partenariat avec le ministère de la Culture et des Communications du Québec.





Interventions avant le regroupement des diverses municipalités

La majorité des villes et des municipalités regroupées avaient déjà, dans les récentes années, proclamé une politique culturelle et elles avaient, selon leur ancienneté, pris un certain nombre d'initiatives à caractère culturel.

Lennoxville, stimulée par la présence de l'Université Bishop's sur son territoire, manifeste depuis longtemps un intérêt pour les arts et la littérature. Les activités musicales et théâtrales se multiplient dès le 19^e siècle et plusieurs peuvent se réaliser dans une salle de l'hôtel de ville inauguré en 1878. Par conséquent, la Ville, soucieuse de son histoire et de son patrimoine, pose plusieurs gestes. En 1912, elle intègre une bibliothèque dans ses murs. En 1970, la Ville alloue un local à la Société d'histoire et du musée de Lennoxville-Ascot pour entreposer ses archives et ses objets. Ensuite, conjointement avec cette société, elle acquiert la maison Speid (1862) pour en faire le Musée et Centre culturel Uplands qui ouvre ses portes en 1988. Entretenu par la Ville, celui-ci devient, en 1999, le Centre culturel et du patrimoine Uplands et s'ouvre à des expositions et à des concerts variés. En 1989, la Ville met sur pied un comité culturel municipal, voit à faire protéger deux sites archéologiques importants et, pour conserver son patrimoine bâti, fait dresser un inventaire et adopte un plan d'urbanisme. C'est en 1995 qu'elle instaure sa politique culturelle et crée le poste de responsable des loisirs, constituant ainsi un lien entre elle et les organismes culturels. Elle décide de consacrer 3 % de son budget à des projets d'ordre culturel et offre un espace à l'hôtel de ville aux artistes de la localité pour y travailler, donner des cours et organiser des ateliers. Elle amorce une collection d'œuvres d'art. La bibliothèque relève depuis 1912 de la Lennoxville Library Association, un organisme privé, mais elle est installée depuis 1970 dans l'ancien édifice de la Poste et reçoit une subvention de la Ville pour son fonctionnement. La Ville subventionne aussi la tenue du Festival de théâtre, qui se tient au Théâtre Centennial, de 1972 à 1982.

Bromptonville est aussi marquée par une assez longue tradition comme en témoigne son patrimoine bâti. Pour cette raison, la Ville constitue, en 1985, un comité du patrimoine pour le protéger et sensibiliser la population à cette richesse culturelle. En 1981, elle installe une bibliothèque à l'hôtel de ville mais, en 1996, elle la déménage dans des locaux spécialement aménagés dans une école primaire et lui donne le nom de bibliothèque Gisèle-Bergeron. L'année 2001 s'avère remarquable : d'une part, la Ville proclame sa politique culturelle, instaure un comité Arts et Culture, embauche un agent de développement

culturel; d'autre part, en collaboration avec la compagnie Kruger, elle crée la Fondation Environnement Brompton qui avec d'autres commanditaires financent la construction de la Maison des arts et de la culture de Brompton. Pourront s'y tenir des cours d'art, des expositions et d'autres activités culturelles.

Fleurimont, autrefois Ascot-Nord, acquiert son indépendance en 1937 et prend son nom en 1971. Elle ne tarde pas à bâtir, en 1980, le centre Julien-Ducharme. En 1985, elle y ajoute une dizaine de salles multifonctionnelles qui permettent la pratique de loisirs culturels et sportifs. Grâce à son comité Art et Culture nouvellement formé, la Ville amorce, en 1995, son édition annuelle de Arts Fleurimont durant laquelle se produisent des artistes individuels et des groupes. En 1998, elle accueille le Festival des traditions du monde. À cette occasion, une vingtaine de communautés ethnoculturelles illustrent leurs traditions artistiques. C'est en 2000 que Fleurimont implante sa politique culturelle et maintient en fonction son comité Art et Culture. Elle investit alors dans le centre Julien-Ducharme dont des locaux sont aménagés pour favoriser la pratique, entre autres, des arts visuels et de la danse. Ses citoyens bénéficient, à la suite d'une entente, des services de la bibliothèque municipale Éva-Sénécal.

Rock Forest, bien qu'étant le site d'une paroisse en 1891, n'acquiert le statut de ville qu'en 1921. Elle inaugure sa bibliothèque municipale en 1983 et en aménage une nouvelle en 1998 dans un immeuble situé sur la rue du Haut-Bois. La même année, elle met sur pied un comité Arts et Culture. Celui-ci élabore une politique culturelle que la Ville adopte officiellement en 2001. Rock Forest entreprend l'aménagement de son centre culturel en 1999, qui sera inauguré en 2000. Le centre abrite la bibliothèque et accueille des expositions. Il fut ainsi le pivot de la Grande Virée artistique de l'été 2002.



Ascot, au cours des années 1980, négocie et conclut une entente avec Sherbrooke pour que ses citoyens jouissent des services de la bibliothèque municipale Éva-Sénécal. De plus, elle conclut une entente similaire avec la bibliothèque de Lennoxville, offrant ainsi à sa population anglophone un même service. En 1990, elle subventionne, en parts égales avec le ministère des Affaires culturelles : l'installation de sept panneaux d'interprétation du patrimoine dans le secteur de Capelton et de Milby; des recherches archéologiques dans le hameau de Capelton; la réalisation d'un projet d'interprétation géominier. Elle ouvre son hôtel de ville aux artistes locaux qui y tiennent mensuellement un vernissage et une exposition. Les murs de la salle publique deviennent une véritable galerie d'art. La Ville acquiert, chaque année, un tableau d'un des artistes qui exposent et lance une collection d'œuvres d'art au profit des citoyens et des artistes.



Deauville, autrefois appelée Petit-Lac-Magog et connue comme centre de villégiature, a encouragé le théâtre d'été le Petit Thé des Bois en lui retournant les taxes versées et en lui attribuant une subvention. Elle prête un local de l'hôtel de ville au Club de tissage.

Saint-Élie-d'Orford, qui voit le jour comme municipalité en 1886, met en place sa bibliothèque municipale en 1979. Deux ans plus tard, elle inaugure un nouvel hôtel de ville qui comprend une salle communautaire et la bibliothèque.

Interventions d'autres organismes

Si les villes ont fait nombre d'interventions dans le domaine culturel, d'autres organismes ont aussi contribué à son développement entre autres le ministère des Affaires culturelles du Québec qui se nomme maintenant ministère de la Culture et des Communications, le Conseil de la culture de l'Estrie et le Conseil régional de développement de l'Estrie.

Le ministère des Affaires culturelles du Québec a amorcé sa régionalisation en 1981, en confiant certaines activités de gestion à des bureaux régionaux. Ceux-ci font la gestion des programmes du Ministère, voient au développement des secteurs liés aux champs d'intervention du Ministère et offrent leurs services aux intervenants culturels et au public en général. C'est ainsi que le Ministère signe régulièrement, avec les anciennes villes de Sherbrooke et de Lennoxville, des ententes de développement culturel dans le cadre de la politique culturelle du gouvernement du Québec.

Quant à lui, le Conseil de la culture de l'Estrie, qui a son siège social à Sherbrooke, assure, depuis 1977, la concertation des intervenants culturels de l'Estrie, stimule et soutient leur dynamisme et, au besoin, défend leurs intérêts auprès des instances gouvernementales. Il prend des initiatives pour encourager la création, la production et la diffusion. Le Conseil régional de développement de l'Estrie, conseillé par sa Commission sur le développement culturel, récréatif et touristique, subventionne, entre autres, des projets d'ordre culturel qui peuvent être en provenance d'organismes sherbrookoïses.

Ces trois instances se révèlent, avec la Ville de Sherbrooke, des intervenants majeurs qui assurent un développement dynamique et structuré de la vie culturelle.

Le dynamisme de tous les organismes publics et privés engendre des retombées exceptionnelles puisque la Ville de Sherbrooke figure au deuxième rang au Québec pour la participation de ses citoyens aux activités culturelles, avant Montréal et après Québec, selon les données fournies par le ministère de la Culture et des Communications.





Bibliographie générale

BONENFANT, Joseph, dir. *À l'ombre de DesRochers. Le mouvement littéraire des Cantons de l'Est, 1925-1950*, Sherbrooke, *La Tribune* et Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, 381 p.

CENTRE D'EXPOSITION LÉON-MARCOTTE, *La magie du spectacle, 1860-1960*, Musée du Séminaire de Sherbrooke, 1987, n.p.

DÉSILETS, Andrée, *Sherbrooke 1802-2002. Deux siècles d'histoire*, Sherbrooke, Société d'histoire de Sherbrooke, 1998, 88 p.

DUBOIS, Jean-Marie, dir. *Les Cantons de l'Est*, Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1989, 294 p.

GENEST, Marc. *Portraits de familles de Sherbrooke*, Tome premier, Rock Forest, Formatexte, 1999, 473 p.

GRANT, Anna, dir. *A Portrait of Bishop's University/L'Université Bishop's : Une rétrospective, 1843-1993*, Lennoxville, Université Bishop's, 1994, 104 p.

KESTEMAN Jean-Pierre, Diane SAINT-PIERRE et Peter SOUTHAM, *Histoire des Cantons de l'Est*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Les Éditions de l'IQRC, 1998, 829 p.

KESTEMAN, Jean-Pierre. *Histoire de Sherbrooke*, en quatre tomes, Collection Patrimoine, Sherbrooke, Les Éditions GGC, 2000-2002, 1414 p.

LAPERRIÈRE, Guy. *Bibliographie d'histoire des Cantons de l'Est*, 2^e édition, Sherbrooke, Département d'histoire, Université de Sherbrooke, 1986, 210 p.

LAPERRIÈRE, Guy. « Quelques avenues en histoire culturelle des Cantons de l'Est », dans *Les régions culturelles*, « Questions de culture », n^o 5, Québec, IQRC, 1983, p. 109-130.

Lennoxville, 1871-1996. Un mémorial/A Commemorative Publication, Lennoxville, Ville de Lennoxville, 1996, 111 p.

LESSARD, Wendy L. et al. « Cultural Activities », dans Atto, Kathleen H., dir., *Lennoxville*, vol. 1, *Lennoxville*, Lennoxville-Ascot Historical and Museum Society, 1975, p. 93-106.

SIROIS, Antoine et Agnès BASTIN, dir. *L'essor culturel de Sherbrooke et de la région depuis 1950*, Cahiers d'études littéraires et culturelles, n^o 10, Sherbrooke, Département d'études françaises, Université de Sherbrooke, 1985, 292 p.

SIROIS, Antoine et Louise SIMARD, dir. *L'Université de Sherbrooke, son rayonnement littéraire et artistique*, Cahiers d'études littéraires et culturelles, n^o 12, Sherbrooke, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke, 1990, 160 p.

Vie des arts, « Sherbrooke et les environs », Vol. XXIII, n^o 92, automne 1978, p. 20-62.

Journaux et périodiques

Le Confluent

Journal of Eastern Townships Studies/

Revue d'études des Cantons de l'Est

L'infoSherbrookois

La Nouvelle de Sherbrooke

La Tribune

Le Bulletin municipal

Le Pionnier

Le Progrès

Le Progrès de l'Est

The Record

Mentions de provenance

Page couverture : Parc Strathcona, photo de M^{me} Suzanne Clerson, 2002; Sherbrooke la nuit, photo de M^{me} Arlette Vittecoq, 2002;

- 1- La maison d'Onésime Lambert, en 1997. Collection de la famille Hines, comité du patrimoine de Bromptonville.
- 2- En 1927, l'Union musicale de Sherbrooke se fait photographier avant d'interpréter l'opéra *Roméo et Juliette* au His Majesty's. Fonds Demoiselles Couture, Société d'histoire de Sherbrooke.
- 3- Vue de la Salle des arts en 1916. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.
- 4- Le Musée des beaux-arts de Sherbrooke, photo de M. François Lafrance
- 5- Façade de l'Université Bishop's de Lennoxville, l'actuel McGreer Building, en 1930. Fonds Frederick James Sangster, Société d'histoire de Sherbrooke.
- 6- Membres de l'Harmonie de Sherbrooke devant le Palais de justice, en 1929. Fonds Irénée Langevin, Société d'histoire de Sherbrooke.
- 7- L'Orchestre symphonique de Sherbrooke lors d'une répétition à l'hôtel de ville, en 1942. Fonds Alberta Vincent et Paul-Émile Fortier, Société d'histoire de Sherbrooke.
- 8- Le kiosque à musique du carré Portland en 1957. Fonds Gérard Auray, Société d'histoire de Sherbrooke.
- 9- Spectacle de « Ti-Blanc » Richard donné au Champs-de-Mars, en 1973, dans le cadre de la fête de l'âge d'or. Fonds de la Ville de Sherbrooke, Société d'histoire de Sherbrooke.
- 10- Le premier Orchestre symphonique de Sherbrooke va donner son premier concert sur la scène du Art Hall, en 1910. Fonds Alberta Vincent et Paul-Émile Fortier, Société d'histoire de Sherbrooke.
- 11- La bibliothèque municipale Éva-Senécal de Sherbrooke.
- 12, 13, 14 et 15- Quatre membres des Écrivains de l'Est : Éva Senécal, Françoise Gaudet, Alfred DesRochers et Jovette-Alice Bernier. Photographies extraites de l'*Almanach de la langue française*, éditions de 1932, 1933 et 1934, Librairie d'Action canadienne-française (1932-1933), Éditions Albert Lévesque (1934), Montréal.
- 16- Le personnel et les rédacteurs du journal *The Mitre*, de l'Université Bishop's, en 1923. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.
- 17- Léonidas Bachand, président de l'Alliance française, un distingué invité, Louis-Philippe Robidoux, rédacteur en chef de *La Tribune*, et Alfred DesRochers, photographiés vers 1945. Fonds Louis-Philippe Robidoux, Société d'histoire de Sherbrooke.
- 18- Christine Pommerleau et Pierre Gobeil, membres de l'Atelier, dans la pièce *Le Roi se meurt*, d'Eugène Ionesco, le 23 mars 1968. Fonds du Théâtre de l'Atelier, Service des archives du Séminaire de Sherbrooke (SPB669.008), photographie de M. Marcel Châteauneuf, Service de l'audiovisuel de l'Université de Sherbrooke.
- 19- Scène de la salle paroissiale de Rock Forest montée par Antonio Montour. La toile montre le pont couvert Drouin qui permettait alors de traverser la rivière Magog à la hauteur du village, vers 1931. Fonds Antonio Montour, Société d'histoire de Sherbrooke.
- 20- Jean Besré, célèbre comédien. (Imacom, *La Tribune*)
- 21- La salle du Théâtre Granada, en 1930. Fonds Radio-Québec, Société d'histoire de Sherbrooke.
- 22- La Maison du cinéma
- 23- Public assistant à une représentation cinématographique au théâtre His Majesty's, vers 1910. Fonds Frederick James Sangster, Société d'histoire de Sherbrooke.

- 24-** Récital de fin d'année de l'École de ballet de Sherbrooke, en 1948. Prêt de M. Alphonse Saumier.
- 25, 26, 27, 28 et 29-**
« Tempête d'automne, danse au pluriel », spectacle annuel regroupant les compagnies et les écoles de danse. (*La Tribune*)
- 30-** Une partie de la collection du Musée du Séminaire, vers 1950. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.
- 31-** La bibliothèque municipale de Sherbrooke, maintenant occupée par la Société d'histoire de Sherbrooke et par la Société de généalogie des Cantons-de-l'Est, à la fin des années 1950. Fonds Louis-Philippe Demers, Société d'histoire de Sherbrooke.
- 32-** Le Musée de la nature et des sciences, photo de M^{me} Arlette Vittecoq, 2002
- 33-** Le Centre culturel et du patrimoine Uplands.
- 34-** L'Église Plymouth Trinity, photo Jocelyn Boutin.
- 35-** Le monument aux soldats morts ou aux braves, de Georges William Hill, photo Jocelyn Boutin.
- 36-** Le théâtre du parc Jacques-Cartier à la fin des années 1950. Fonds Frederick James Sangster, Société d'histoire de Sherbrooke.
- 37-** Le Théâtre Granada.
- 38-** Sylvio Lacharité, chef de l'Orchestre symphonique de Sherbrooke durant trente ans.
- 39-** Le Centre culturel de l'Université de Sherbrooke.
- 40-** Étudiants du Séminaire de Sherbrooke photographiés en costume de théâtre, vers 1920. L'abbé Léonard Saint-Laurent se trouve sur la deuxième rangée. Fonds John Hayes, Société d'histoire de Sherbrooke.
- 41-** La fontaine du parc Mitchell, de Georges William Hill, vers 1963. Fonds de la Ville de Sherbrooke, Société d'histoire de Sherbrooke.

Collaborateurs à la publication

Coordination

Françoise Beauchemin, coordonnatrice à l'information et rédaction,
Division des communications de la Ville de Sherbrooke

Révision des textes

Stéphanie Doyon, agente de communication et d'information.
Division des communications de la Ville de Sherbrooke

Antoine Sirois, professeur émérite de l'Université de Sherbrooke

Conception graphique

Tatou communication visuelle

Production

Division de la culture et de la bibliothèque de la Ville de Sherbrooke

Impression

MJB litho inc.

Histoire culturelle - Sherbrooke, ville de culture est publiée par :

La Ville de Sherbrooke
191, rue du Palais, Sherbrooke (Québec) J1H 5H9

Téléphone : (819) 821-5707

Télécopieur : (819) 821-5778

Site Internet : <http://ville.sherbrooke.qc.ca>

ISBN-2-922181-01-4

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2003

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2003



